

● La CHARITE est la première des vertus chrétiennes. C'est l'enseignement catégorique de l'Eglise, après celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle passe donc avant toutes les vertus morales, avant les deux autres vertus théologales : la Foi et l'Espérance. Saint Paul déclare : "Maintenant il y a la foi, l'espérance et la charité; la plus grande est la charité".

La "Charité" est d'abord l'amour surnaturel de Dieu et du prochain. Le précepte de la charité comprend trois obligations : l'amour des ennemis, l'aumône et la correction fraternelle. Non seulement la "Charité" prescrit les oeuvres qu'il faut faire, mais elle fixe un ordre à suivre, quant aux personnes et aux biens. Parmi les différentes oeuvres de charité, il y a celles qu'on appelle SOCIALES : celles qui regardent l'éducation, les associations entre ouvriers, le soulagement corporel ou spirituel des pauvres. Elles sont des fruits de la charité effective : notre charité doit être, sous peine de n'être pas vraie. Chacun doit s'y livrer suivant ses moyens, sa condition et les nécessités.

● Le SERVICE SOCIAL tel qu'il a été établi à Québec, a pour but de mettre en application ces oeuvres de charité dites "sociales". On trouvera, en pages 2, 3 et 4, des articles relatifs au "Service social".

● Notre gravure extraite du "Canadian Illustrated News" du 5 janvier 1878, montre une statue de la CHARITE, qui fut exposée au Salon des Beaux-Arts de Paris, en 1872.



Le service social

La faculté des Sciences sociales de l'université Laval, qui a été reconnue et considérée comme telle depuis le 8 décembre 1943, vient de décider la formation d'un département dit de "service social", en vue de former un personnel capable d'assurer l'administration et le développement des services réclamés par les bouleversements opérés par la guerre dans notre société et dans nos familles. A l'instar d'autres pays européens, Québec a son école de service social où les étudiants et étudiantes peuvent obtenir après deux années d'études et de pratique, un diplôme qui les qualifiera pour exercer la profession d'auxiliaire social.

Mais qu'est-ce donc que le service social? Empruntons-en la définition au T. R. P. Georges-Henri Lévesque, O.P., doyen de la faculté des sciences sociales de l'université Laval: "Le service social est l'ensemble des efforts rationnels et vertueux qui visent à protéger la société en défendant les individus et les familles contre les misères corporelles et spirituelles qui les affligent ou les menacent." Depuis des décades, la vie s'est profondément transformée dans toutes les couches de la société, parce que les relations de la vie économique et sociale sont devenues extraordinairement compliquées et difficiles et que les rapports inter-humains se sont sensiblement modifiés, la **Charité** — qui est la mise en oeuvre de l'amour du prochain réchauffé par l'amour de Dieu — a dû, pour rester efficace, se transformer elle aussi, évoluer, s'organiser et s'instruire.

Pour faire un succès de cette nouvelle fondation, il faut nécessairement des ressources considérables. L'université Laval, à qui nous devons tout dans le domaine intellectuel et universitaire, a déjà sacrifié beaucoup et même plus souvent qu'à son tour, au profit du développement universitaire dans le Québec. Aujourd'hui, les chevaliers de Colomb sont heureux de prêter leur concours à un comité d'organisation qui s'est chargé de fournir une souscription populaire, que l'on désignera "l'Aide au service social de Laval", pour permettre à la faculté des Sciences sociales de poursuivre et d'amplifier l'action du département du service social.

Dans le but d'aider le grand public à saisir l'importance et l'urgence d'un service social dans la province, les chevaliers de Colomb et le comité d'organisation de l'Aide au service social de Laval, sont heureux de présenter cinq articles écrits spécialement pour le supplément de l'"Action Catholique", sur certains aspects du service social. C'est ainsi que l'on lira avec intérêt: "Le service social à travers le monde", de Simone Paré, "Le service social dans le Québec", de Me Roger Marier, "Le service social et la famille d'après-guerre", du R. P. Gonzalve Poulin, O.F.M., directeur des études à la faculté des Sciences sociales, "Les tâches d'un service social rural", du R. P. Gilles-Marie Bélanger, O.P., professeur à la même faculté, et "Le service

social à l'usine", de Jean-Pierre Després.

Que tous se fassent un devoir de coopérer par leur sympathie, leur temps, ou leur obole, pendant le se-

maine du 4 au 11 juin, à la formation d'une école de service social à la première université canadienne-français d'Amérique. Ce sera un service inappréciable rendu aux nôtres et un geste reconnaissant à l'é-

gard des autorités de l'université Laval, des membres de la faculté des Sciences sociales, qui se dévouent dans le but unique d'aider la nation canadienne.

Georges BHERER

Le service social et la famille d'après-guerre

L'une des tâches essentielles comme aussi la plus méritante du service social consistera à refaire les traditions, les vertus et l'unité de nos familles dès la fin des hostilités. Tout le monde reconnaît que la guerre, avec la poussée d'industrialisme qu'elle a provoqué au pays, a profondément désaccordé l'équilibre harmonieux de nos foyers, accentué la désagrégation du groupe familial en exagérant l'individualisme de ses membres et énérvé les contrôles moraux des parents.

Ce travail devra opérer, à la fois, sur trois plans bien définis: l'assistance à des milliers de démobilisés dans leur effort d'ajustement à leur famille, à leurs associations professionnelles et à leur communauté rurale ou urbaine; la réhabilitation familiale de milliers de femmes et de jeunes filles actuellement dispersées dans toutes les industries de guerre; l'intégration de la famille dans la société et l'harmonisation de la société d'après-guerre aux fins naturelles de la famille.

Le retour des militaires dans leur foyer

La démobilisation de 1918 a enregistré bien des désastres sur le plan familial. On avait constaté alors un accroissement anormal des désertions, des abandons et des séparations. La précipitation de nombreux mariages de guerre, l'augmentation des mariages entre personnes de religion et de nationalité différentes nous font augurer la répétition des mêmes difficultés pour l'après-guerre. Il existe d'ailleurs un problème d'interprétation du démobilisé par rapport à sa famille et de sa famille par rapport

au démobilisé, interprétation sur le plan émotif et personnel qui peut être faite avec succès par le service social. Le service social est fondé sur cette idée qu'il y a des familles qui ont besoin d'être aidées et que l'aide efficace à leur apporter consiste précisément à leur apprendre comment s'aider elles-mêmes.

Dans l'occurrence, le travailleur social saura éveiller chez les conjoints et les membres de la famille le souci de sauver coûte que coûte l'unité familiale en rappelant l'intérêt pour les enfants, l'amour souvent endormi et les fins sacrées du mariage.

Grâce à ses techniques psychiatriques, à son grand respect de la dignité de chaque personne, à l'importance qu'il reconnaît à la famille et aux moyens chrétiens qu'il sait utiliser le service social est capable de résoudre beaucoup des difficultés conjugales et familiales de nos démobilisés, difficultés qui ont souvent pour enjeu la rupture du foyer avec les effets individuels et sociaux que comporte toujours une telle tragédie.

Dans ce travail de reconstruction familiale, le travailleur social devrait compter sur la collaboration charitable et la discrétion des amis et des voisins de la famille assistée. Qui n'a déjà constaté ici les ravages immenses causés par la calomnie et la médisance dans certains foyers de nos militaires?

La fermeture des usines de guerre

Le service social collaborera encore activement à un retour facile des travailleuses de guerre à leur foyer dès

la fermeture de ces industries. Beaucoup de complications de cette réhabilitation nécessaire pourraient être allégées avec l'aide du service social. L'effort de compréhension et d'adaptation devra porter d'abord sur les travailleuses de guerre elles-mêmes dont les exigences accrues et les habitudes nouvelles acquises dans leur milieu professionnel risquent d'être frustrées à leur retour au foyer surtout s'il s'agit d'un foyer rural. Dans ce cas le service social rural s'appliquera particulièrement à épanouir l'atmosphère familiale souvent trop bornée et même à améliorer toutes les conditions sociales du milieu rural. Beaucoup de familles reprendront la vie normale avec leurs ressources morales accumulées. D'autres, au contraire, auront besoin du conseil, de l'assistance des travailleuses sociales pour rétablir les contrôles et les vieilles disciplines familiales sans heurter de front la personnalité nouvelle de leurs membres.

Un tel travail d'interprétation, pour être efficace, a besoin d'être soutenu par une opinion publique plus compréhensive des besoins de la famille, surtout de la famille nombreuse. Nous avons beaucoup à faire ici sur les idées régnantes. Avant la guerre, l'opinion publique, même celle de la province de Québec, avait de plus en plus tendance à condamner la famille plutôt que la société des embarras de tous genres où elle se trouvait, surtout s'il s'agissait de la famille nombreuse et déstituée. Par ailleurs, les services publics d'assistance n'avaient que trop la propension de remplacer la famille et de diminuer, par là même, le sens de ses responsabilités, au lieu de l'aider matériellement et moralement à mieux accomplir elle-même les fonctions qui font sa force et sa prospérité.

La société d'après-guerre et les fins naturelles de la famille

Si nous voulons que la famille serve la société en remplissant ses tâches essentielles, il faut non pas se substituer à elle mais collaborer avec ses fins naturelles.

La première de ces fins, ce sont les enfants. A cause des influences matérialisantes qui viennent de partout nous sommes portés à résoudre les problèmes suscités par l'enfant en l'ignorant et en préchant subrepticement sa limitation, parfois par tous les moyens. C'est évidemment là un remède simple, anti-social et souvent immoral. Il ne peut être question de résoudre le problème de nos enfants après la guerre en préchant leur limitation mais bien plutôt en organisant la société pour les mieux accueillir. Le progrès moderne, dans tous les domaines, tant ceux de la nutrition que de l'hygiène assure plus que jamais la possibilité de familles nombreuses et florissantes; pourquoi faut-il que notre société avec des moyens agrandis d'élever de nombreux enfants se montre si mesquine, si intolérante et si calculatrice pour les accueillir?

Il appartient justement au service social comme l'un de ses rôles constructifs de faire connaître au public les besoins de toits, de vêtements, d'alimentation, d'éducation, de protection, de récréation et de moralisation de l'enfance et de tout mettre en oeuvre pour que nos cités soient moins meurtrières pour l'enfant.

Ce processus d'intégration de la famille dans une société en perpétuelle transformation n'est jamais achevé. Il exige des professionnels qui y donnent tout leur temps et s'y dévouent comme à une vocation.

Toutes les professions rejoignent en quelque sorte le bien-être de la famille. Ainsi le médecin protège la santé de ses



● L'infirmière visiteuse au chevet d'une fillette pauvre . . .

à Québec

membres, le professeur leur assure l'instruction, l'avocat, la protection des biens et des droits du groupe familial. Dans n'importe quelle profession, les praticiens tentent de lier l'intérêt particulier de leur spécialité à toute la personnalité de leur client. Il reste toutefois que seuls les travailleurs sociaux embrassent les intérêts entiers de la famille avec ses besoins tant matériels que spirituels, intellectuels et sociaux. Non que les travailleurs sociaux soient compétents en toute matière et qu'ils puissent par exemple diagnostiquer telle maladie ainsi que les remèdes appropriés; cela signifie plutôt qu'ils ont la responsabilité de comprendre toutes les

exigences et tous les intérêts de ceux qu'ils veulent aider et qu'ils doivent les servir avec toutes les facilités modernes de la science.

Le service social s'avère donc un magnifique facteur de relèvement de la famille. C'est son rôle de faire le pont entre les individus et les groupes tant primaires que purement professionnels. Il interprète les besoins et les moyens de chacun, stimule, élève et finalement ordonne grâce à ces immenses ressources de notre temps, au progrès, aux sciences, à la religion, à la sympathie humaine, au sens social, et à la charité.

Gonzalve POULIN, O.F.M.

Les tâches

d'un service social rural

Ce qu'il y a de propre au service social et ce qui le distingue des dévouements individuels et des autres oeuvres d'assistance et de bienfaisance, c'est qu'il se donne pour tâche la réhabilitation des individus et leur réadaptation sociale, ne se contentant pas de soulager et d'aider, mais cherchant à guérir, disons à aider chacun des nécessiteux à s'aider lui-même. C'est une technique individualisée d'assistance éducative, en ce sens qu'elle s'attaque à chaque cas et essaie de lui appliquer un traitement qui non seulement soulage, mais relève et ramène à des conditions normales. Elle se préoccupe aussi d'éliminer certaines causes de dégénérescences physiques et morales, car ses enquêtes sur place, conduites avec équité et discrétion, lui permettent de les découvrir. C'est, comme on le dit souvent, une technique au service de la charité.

Une technique maintenant nécessaire, et non pas seulement dans les grandes villes, mais dans les petits centres urbains et dans nos campagnes. Pourquoi faut-il en effet que le nombre des cas de tuberculose et de mortalité infantile soit proportionnellement plus élevé dans les centres ruraux que dans les centres urbains? On y vit pourtant en pleine nature, davantage au grand air, et malgré cela les santés ne sont guère meilleures. Un bureau de service social, de ce seul point de vue, avec la collaboration des services d'hygiène aurait déjà une abondante besogne à accomplir.

Nous entrevoyons donc pour un service social rural un grand nombre d'oeuvres de préservation et de défense, ainsi les oeuvres d'hygiène sociale luttant contre la tuberculose, l'alcoolisme et certaines conditions de logement, les oeuvres d'hygiène morale luttant contre certaine propagande antifamiliale ou anticonceptionnelle, certaine licence de paroles et d'habille-

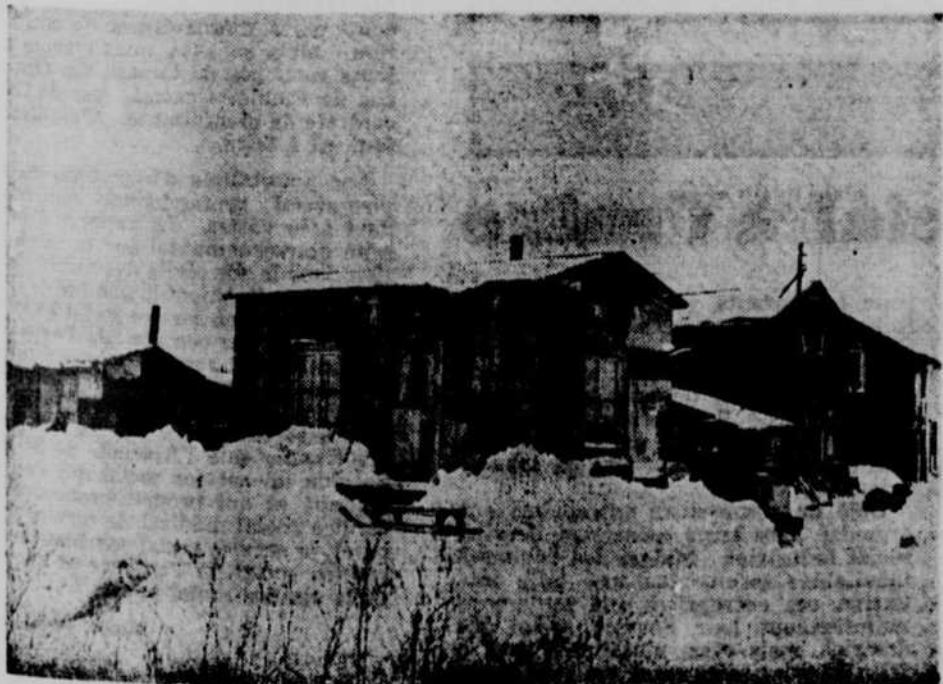
ment; un grand nombre d'oeuvres positives ayant pour but l'établissement de conditions nouvelles et favorables à nos traditions familiales, ainsi les oeuvres de décoration et d'embellissement du foyer, les oeuvres d'éducation populaire, d'enseignement ménager, d'organisation des loisirs, les oeuvres d'aide à la famille, éducation, renseignements concernant les soins à l'enfant, les corrections à donner, etc...

Si nos communautés rurales n'améliorent pas leurs conditions générales, surtout si la vie du foyer paysan d'une manière générale ne devient pas plus ouverte, plus agréable, les jeunes de plus en plus n'y voudront plus vivre et continueront de s'acheminer vers les villes, même s'ils entrent dans les risques du chômage et du désœuvrement. Un service social rural qui répondrait à ce seul besoin, qui viserait à donner à nos milieux ruraux une âme moderne au beau sens du mot, c'est-à-dire en continuité avec nos traditions, notre esprit français et notre idéal catholique, jouerait déjà un rôle d'une extraordinaire importance.

Au vrai, le service social rural pourrait remplir cette dernière fonction et toutes les autres que nous avons signalées. Il soulagerait bien des souffrances physiques et morales, préviendrait nombre de maladies et de débâcles, contribuerait largement à la conservation dans les foyers ruraux de nos traditions françaises et chrétiennes.

Mais, pour réaliser cela, le service social rural, comme le service social urbain "aura besoin d'ouvriers et de travailleurs avertis, nous dit S. E. Mgr Pelletier; d'âmes généreuses, de coeurs ardents sans doute, mais dont le zèle et la charité seront éclairés par une haute compétence technique et professionnelle dans la tâche même qui leur

● Lire la suite en page 10



● Pour protéger contre les rigueurs de l'hiver québécois!

Dimanche, 28 mai 1944



● Une future maman abandonnée et ses enfants sollicitant le secours de l'Aide à la Femme...



Le service social à l'usine

● par Jean-Pierre DESPRES

La complexité de la vie industrielle moderne n'échappe à personne. Aujourd'hui elle est plus apparente en raison de cette vague d'industrialisation intensive provoquée par la mobilisation de notre économie. Des problèmes qui jadis étaient considérés comme temporaires ont maintenant un caractère de permanence dont les effets influencent la très grande majorité de notre population. Que cela nous plaise ou non, le Canada est devenu un pays industriel et il le demeurera après la guerre. Il faut en prendre son parti et tirer avantage des possibilités qu'offre l'expansion industrielle. D'où la nécessité de ne pas camoufler les difficultés qu'elle implique si nous voulons pour nos travailleurs de meilleurs standards de vie.

Les relations entre le Capital et le Travail surgissent dès que s'organise une industrie. On ne conçoit plus que l'ouvrier soit traité comme une marchandise sur le marché du travail. Le régime du salariat signifie pour l'ouvrier l'incertitude du lendemain. A quelques instants d'avis, son patron peut le congédier, modifier son contrat de travail et lui imposer des conditions de travail équivalentes à un esclavage savant et subtil. C'est pourquoi les ouvriers ont compris les avantages de l'association et qu'ils ont joint les rangs des unions ouvrières organisées pour défendre leurs intérêts communs auprès des employeurs.

De son côté, les patrons ont réalisé qu'ils devaient bien traiter les ouvriers et reconnaître leur droit d'association. De là, les négociations collectives, le contrat collectif de travail, le comité de griefs et les comités conjoints techniques. L'expérience démontre que les industries qui connaissent le plus haut degré de stabilité sont précisément celles où les relations entre le Capital et le Travail ont donné lieu à des ententes qui règlent les salaires et les conditions de travail en général.

D'ailleurs, l'Etat a reconnu l'importance de ces problèmes et pris ses responsabilités. De nombreuses législations établissent des conditions minimales que doivent respecter tous les employeurs, sous peine de poursuites judiciaires. Bien plus, les gouvernements de tous les pays ont signé des conventions internationales par lesquelles ils s'engagent à rendre obligatoires tel et tel standard de travail. Pour résumer, un Droit social est en gestation.

Voilà comment sont régis les intérêts collectifs des travailleurs vis-à-vis le patronat. C'est après des années et des années de lutte que les unions ouvrières ont réussi à faire reconnaître leurs droits. Aujourd'hui il ne reste plus

qu'à perfectionner les méthodes de collaboration tripartite (l'Etat, l'union ouvrière et l'employeur) qui sont l'aboutissant normal des relations industrielles.

Si des progrès considérables ont été accomplis dans le domaine des relations industrielles, il reste encore beaucoup à faire pour améliorer le standard de vie de la famille ouvrière et la productivité du travailleur. Ici nous devons envisager les problèmes personnels de l'ouvrier qui fréquente l'usine.

Lorsque l'ouvrier pénètre dans l'usine, c'est un homme qui vient travailler et non pas un robot. Comme l'ouvrier travaille beaucoup plus avec son intelligence qu'avec ses muscles, il apporte à son travail toutes ses préoccupations morales et matérielles. "Les hommes sont de bonne humeur?" demandent souvent les ingénieurs à leurs contremaîtres. C'est une façon de s'enquérir de l'état de leur moral. Ils savent par expérience qu'un ouvrier qui n'est pas heureux en dehors de l'usine n'est pas un bon ouvrier à l'usine. Le père de famille aux prises avec des difficultés de toutes sortes est incapable d'apporter à sa tâche la même énergie et le même entrain que l'ouvrier satisfait de son sort et heureux. Pendant que l'ouvrier est pré-occupé, le patron y perd également car la productivité de l'ouvrier désabusé subit une courbe descendante. Par la suite, cet ouvrier influence le milieu qui l'entoure. Très rapidement il devient un élément de trouble au milieu de ses camarades de travail. C'est ainsi qu'un problème d'ordre tout à fait personnel peut avoir des répercussions sur toute une équipe ou un département d'usine.

La réponse à ce problème, c'est le service social industriel. A l'usine, le service social est le complément de bonnes relations entre le Capital et le Travail organisé.

Sauf dans les très petites industries, il y a un fossé entre le chef de l'entreprise et ses ouvriers. Malgré la meilleure volonté du monde, l'étendue de ses affaires l'empêche d'entrer individuellement en contact avec ses ouvriers. Et pourtant, il aurait tout intérêt à le faire pour la sage gouverne de son entreprise. Le patron averti et conscient de ses responsabilités sociales fera appel aux services d'un technicien ou d'une technicienne spécialisés dans le fonctionnement d'un Service social industriel.

Ce Service social industriel a pour mission de suppléer aux déficiences des conditions de travail. Le technicien du service social sert d'agent de liaison entre le patron et les ouvriers.

● Lire la suite en page 4

Le Service social...

A TRAVERS LE MONDE

DANS LE QUEBEC

A travers le temps, à travers le monde, la misère morale et physique voyage avec l'homme, et la charité, sous diverses formes, cherche à le défendre contre cette cruelle compagne. Pour relater l'histoire du service social, formulation moderne des oeuvres de charité, il faut remonter jusqu'à l'Antiquité, et traverser Babylone, Athènes, Rome, pour y voir naître d'abord l'assistance par la famille et par le clan, puis les premiers organismes d'assistance privée ou publique, créés par la politique. C'est chez le peuple élu qu'on rencontre en tout premier lieu l'assistance dictée par la vraie pitié, et c'est encore en Palestine que le Christ apporte son message d'universelle charité: "Aimez-vous les uns, les autres. A ce signe, on vous reconnaîtra pour mes disciples".

Sous l'impulsion de la parole divine, gardée à travers les âges, et proclamée au XII^{ème} et au XVII^{ème} siècle par les saints de la charité: François d'Assise, François de Sales, Vincent de Paul, les oeuvres d'assistance se multiplient parmi les nations chrétiennes. Peu à peu, les principes du service social moderne s'élaborent. La France, l'Angleterre, l'Amérique, soulevées par des apôtres sociaux, établissent des "sociétés d'organisation de la charité", puis, en 1899, à la suggestion de Miss Mary Richmond, se fonde à New-York la première école de service social où des hommes et des femmes de bonne volonté viennent étudier, à la lumière des sciences sociales, les causes des misères humaines et les moyens techniques d'y remédier.

La guerre actuelle a bouleversé les oeuvres laborieusement élevées en Europe et les organismes américains et canadiens ont aussi à lutter, de ce fait, contre de grandes difficultés.

Avec saint Vincent de Paul, créateur en 1633, de la première école d'infirmières, avec Madame de Pastoret, fondatrice, en 1801, de la première crèche, avec l'abbé de L'Épée, Valentin Haüy, Pinel, Pasteur, bienfaiteurs des sourds-muets, des aveugles, des aliénés, des contagieux, la France avait donné au service social mondial quelques-unes de ses plus belles initiatives. Avant 1939, elle comptait, dans la seule région parisienne, plus de dix mille oeuvres reliées par un fichier central. Elle possédait des associations nationales d'infirmières et d'assistantes sociales, et nombre d'écoles de service social.

L'Allemagne d'avant Hitler avait institué les assurances sociales et organisé la protection intégrale de la jeunesse. Elle accomplissait pour la santé, l'instruction, le bien-être de sa population, un effort quasi illimité.

L'Angleterre, veillée par l'immortelle Florence Nightingale, coordonnait ses services sociaux très nombreux. Elle avait créé en 1919 le premier ministère groupant les administrations de l'hygiène, de l'assistance, de la prévoyance, de l'habitation et de l'urbanisme. Son système d'assurances sociales était aussi étendu que celui de l'Allemagne. L'Italie, la Russie, la Norvège, le Danemark, la Suède, la Hollande, la Belgique, l'Autriche, la Pologne, et plusieurs autres pays voyaient fleurir les oeuvres de service social.

L'Amérique, héritière des traditions et des exemples de la vieille Europe, dont elle a transformé, rénové, et souvent complété les techniques sociales, se doit de maintenir et de développer toujours davantage les services sociaux que la guerre a paralysés outre-mer, et que l'après-guerre appellera de tous ses vœux dans le monde entier.

Les oeuvres de service individualisé et collectif sont innombrables aux E.-Unis, la législation sociale, la coordination des organismes, soutiennent admirablement les efforts des milliers de travailleurs sociaux sortis des écoles américaines.

Au Canada, sept écoles forment actuellement des auxiliaires sociaux. Jusqu'à la première grande guerre, il y avait peu de services sociaux chez nous, et les miséreux bénéficiaient de l'aide

de leurs voisins, de leur Eglise ou de leur localité. La législation sociale d'après 1918, basée sur le triple plan fédéral, provincial, et municipal, a changé cet état de choses. De plus en plus, les Canadiens s'intéressent aux techniques modernes d'assistance et aux mouvements sociaux de leur pays. Puisent-ils contribuer en grand nombre à rebâtir l'ordre social chrétien dont notre monde bouleversé a tant besoin!

Simone PARE

Il faut bien reconnaître que le Québec français était, il y a moins d'une décennie, 20 ans en retard sur n'importe quel autre pays au point de vue du service social. Nos oeuvres avaient fait merveille. Nous n'avions pas eu chez nous de ces abus criants qui avaient fait sauter l'opinion presque partout ailleurs et qui avaient eu comme conséquence d'orienter les esprits vers de nouvelles formules. Cependant si nos oeuvres ont fait merveille, et c'est vrai, cela ne veut pas dire que nous n'ayons

pas besoin de service social. Au contraire, la vie moderne est devenue si compliquée que le service social s'impose d'une façon urgente maintenant même chez nous.

Nos concitoyens de langue anglaise à Montréal nous ont précédé de longtemps dans cette voie. L'Ecole de Service Social de Mademoiselle King, fondée en 1935 pour prendre la succession du McGill for Social Workers a pu former des professionnels et subvenir ainsi aux demandes de personnel compétent tant de la part des oeuvres catholiques que protestantes. Ce n'est qu'en 1939 qu'on commence de fonder des chaires de service social chez les Canadiens français à Montréal. En 1940, l'Université de Montréal s'affilie une Ecole de Service Social sous la direction de M. l'abbé L. Desmarais. A Québec, c'est en septembre 1943 que le R. P. G.-H. Levesque annonçait la création d'un nouveau Département de Service Social à la Faculté des Sciences Sociales; la direction du nouveau Département était confiée au R. P. Gonzalve Poulin. L'enseignement qu'on dispense dans nos écoles catholiques de service social s'appuie sur les directives de l'Eglise en même temps qu'il tend à profiter des connaissances des diverses sciences et à adapter des méthodes éprouvées ailleurs.

Quant aux réalisations, il reste énormément à faire. Ce sont à nos mouvements d'Action catholique à qui il revient d'avoir été les pionniers qui qu'ils n'opéraient qu'avec l'aide de bénévoles. Les services de la J.O.C. entre autres, remontent à 1935. Le premier bureau de service social professionnel s'est fondé à Montréal en 1939. C'est le Bureau d'Assistance aux Familles qui suit maintenant près de 4,000 familles avec un budget de \$26,000. En 1943. Depuis la fondation de ce bureau, le service social professionnel a gagné un certain nombre d'usines du district de Montréal. Dans la ville de Québec, le Service Familial, sous la direction de mademoiselle H. Denault, n'a que six mois d'existence environ, et malgré un budget des plus modestes, il a réussi à répondre à l'appel de près de 300 familles, ce qui indique à quel point un tel organisme était devenu nécessaire.

Au point de vue de l'organisation communautaire, Montréal est doué d'un organisme de coordination financière et technique depuis plus de 10 ans. C'est en 1932 qu'a été fondée la Fédération des Oeuvres de Charité canadienne-française. Le Conseil des Oeuvres, en existence depuis 1934 pour sa part, s'est vu cette année devenir la commission diocésaine des oeuvres catholiques. A Québec, il y a quatre ou cinq ans, on a beaucoup parlé d'organismes de coordination. Mais en 1944, nous n'avons toujours rien: pas de Conseil des Oeuvres, pas de Fichier Central, pas de Caisse centrale de bienfaisance. C'est dire que tout est à faire.

Les possibilités d'expansion du service social professionnel sont cependant très vastes. Le rapport d'un comité gouvernemental sur la réintégration dans la vie civile des militaires estimait dernièrement le nombre de situations offertes en service social à 600. Cela ne tient pas compte de l'expansion nécessaire des services sociaux surtout dans le Québec où nous n'avons presque rien. A quand le jour où nous aurons le service social d'usine (ici, il faut mentionner que l'Arsenal de St-Malo possède un service social qui s'est développé et qui promet beaucoup), le service social médical, le service social rural, le service social psychiatrique, le service social de l'enfance et du véritable service social public?

Roger MARIÉ



© Arrivée à un vieil âge, avec personne...

Le service social à l'usine

(suite de la page 3)

C'est lui qui est responsable de l'évolution des conditions de travail à l'usine et du moral des ouvriers. Il renseigne le patron sur les améliorations possibles dans le domaine de l'hygiène et de l'aménagement des conditions de travail. L'existence d'un Service social dans une usine rappelle au patron que ses ouvriers ne sont pas des machines à produire mais bien des hommes comme lui. C'est en somme une police d'assurance contre l'injustice et l'exploitation inconsciente.

De plus, le Service social industriel peut prendre la direction de l'organisation des loisirs des travailleurs et de leurs familles en suscitant des initiatives comme la constitution d'une bibliothèque, des camps de vacances

pour les enfants, etc. Ou encore, le technicien du Service social industriel apporte sa collaboration aux ouvriers qui veulent fonder une coopérative de consommation ou une coopérative d'habitations. Pour résumer, le Service social industriel est la contribution du patron au bien-être de ses ouvriers.

Déjà de nombreuses entreprises ont organisé dans leurs usines un Service social industriel. Malgré les dépenses inévitables qu'entraîne une telle initiative, ces entreprises non seulement maintiennent leur Service social industriel, mais elles n'hésitent pas à faire le nécessaire pour en assurer le développement maximum. Pour une fois l'intérêt personnel s'accorde avec le bien commun des ouvriers. Qui oserait s'en plaindre.

TERRY

MILTON CANIFF

Que se passe-t-il donc dans le territoire de mon vénérable père pendant que le suis à combattre les ennemis de notre pays?

Mon fils va-t-il donc me gâter la joie que me cause son retour? Il ne s'est rien passé d'anormal ici.

Mais le jeune officier Lee des forces américaines prétend le contraire!!

Niaiseries! La pièce d'eau a été vidée pour permettre à un des oiseaux d'acier de nos amis les Russes de faire escale ici... Le terrain de polo a été agrandi pour permettre aux petits avions de ravitailler les grands oiseaux... C'est tout!

Oui, mon père!

Très habile de la part du colonel Corkin d'envoyer ici le fils du seigneur de ce district... Un Américain ou un Anglais aurait pu nous faire un ennemi du vieux... N'est-ce pas Lee?

Oui, monsieur... mais nous n'avancions à rien... L'avion allemand est reparti... et Singh et sa femme ont caché Bur... Je veux dire qu'ils ont fait disparaître un de mes amis...

Je vais réussir à tout gâter... Je ne puis parler de Burma à cet officier, parce qu'elle est recherchée par les Anglais pour une ancienne accusation de piraterie... Et voici venir le prince héritier, avec la mine d'un enfant à qui son papa aurait donné le fouet!

Officier aviateur Lee, mon père confirme qu'un appareil s'est posé ici et qu'il a été ravitaillé par des avions plus petits qui se sont servis du terrain de polo pour atterrir... Mais il affirme que le premier était un transport russe et les autres des avions chinois...

Voilà la version de Singh et de sa femme et nous ne pouvons prouver que ces aviateurs étaient des Allemands et des Japonais... Quand au puissant poste de T.S.F. dont vous nous avez parlé, il semble s'être volatilisé... Je me demande comment nous allons pouvoir éclaircir tout cela, mon vieux Lee...

En effet... Puis-je parler aux Singhs?

Eh bien, officier aviateur Lee, vous n'avez trouvé ni Allemands, ni Japonais, ni de l'essence... et pas de poste de T.S.F... M. Singh et moi sommes très froissés de constater que vous avez pu nous croire capables de trahir les Nations Unies!!

Oui, très froissés, officier aviateur Lee!

Vous avez réussi à faire disparaître tous les hommes que Burma a sans doute blessés pendant qu'elle était au sommet de la tour d'eau...

Plusieurs de nos policiers sont partis s'enrôler dans les guerillas chinoises qui combattent dans l'est... Leurs familles vous confirmeront la chose... et cette pauvre petite danseuse qui est allée se perdre dans les montagnes...

Pendant ce temps, dans le compartiment de T.S.F. de l'appareil qui a servi à transporter Terry et ses compagnons, et qui repose en ce moment sur le terrain de polo...

C'est étrange... Je viens de synchroniser la fréquence de "détresse"... J'ai entendu un S.O.S... à peine perceptible...

Et dans un tunnel sous la ville...

Terry m'a dit qu'il y avait un S.O.S. automatique attaché à cette ceinture... Cela signifiera probablement une prison anglaise pour moi, mais je préférerais encore cela à ce trou, où Mme Singh cache ses réserves... Allons, fais de ton mieux, petit appareil!



LA FEMME

dans l'histoire du Canada

Texte de l'abbé Albert TESSIER

JUIN 1944

Un élément de force et de stabilité

Nous avons constaté déjà que la civilisation ne s'implante en pays neuf qu'avec l'arrivée des femmes. "Les femmes, affirme Jean Bruhnes, sont l'élément conservateur et stabilisateur qui fixe au sol nouveau les races déplacées, avec leurs routines d'existence et leurs habitudes ancestrales."

Cette vérité a trouvé sa pleine application dans notre histoire. Le coup de maître de Champlain fut peut-être d'avoir obtenu, dès 1617, le concours d'une famille modèle, les Hébert. D'autres ménages de même valeur suivirent l'exemple. Et bientôt les enfants de ces familles-souches fondèrent à leur tour des foyers. A la fin de l'intendance de Talon, les mariages "canadiens" s'élevaient déjà à une centaine par année. Le pays pouvait se passer à la rigueur d'immigration française!

La femme a joué surtout son rôle de stabilisatrice dans les foyers de cultivateurs. La transformation de la forêt en terre nourricière a toujours pris visage de besogne peu reluisante. Dans la Nouvelle-France des débuts les terriens subissaient les avanies des commerçants et les quolibets des coureurs de fleuve que menaient la vie grisante des grands bois. Il fallait aux colons une énergie de fer pour rester prosaïquement rivés à leur lopin de terre hérissé de souches. Quand, au soir d'une épuisante journée, l'obscur tâcheron s'en allait, la démarche lasse, vers sa petite cabane de bois rond, il n'avait pas l'allure conquérante d'un bâtisseur d'histoire. Et pourtant cet homme aux mains sales, au visage bouffi de piqûres d'insectes, aux habits souillés de terre, édifiait plus sûrement

la patrie que la plupart des messieurs à pourpoints brodés...

L'habitant fait peu de bruit: il travaille posément, sans bousculade ni impatience. Il se fie aux lois immuables de la nature et il s'inspire de leur rythme. Il attend que les récoltes et les récompenses viennent à l'heure fixée par le Maître de la Vie!

Si, devant la lenteur des résultats, la tentation lui venait de désertir, la pensée de sa femme, de son foyer, de ses enfants, le retenait comme une servitude aimée. C'est pour les siens qu'il peinait, c'est à eux qu'il pensait. Le soir venu, la femme berçait sa lassitude et remontait son courage. Elle l'écoutait raconter sa misère et ses espérances. Avec lui, elle formait des projets, poursuivait des rêves qui deviendraient des réalités. L'homme oubliait sa fatigue, retrouvait des énergies nouvelles, avait hâte au lendemain pour se remettre à la besogne.

Et, d'une journée à l'autre, la vie allait son train régulier, les champs s'agrandissaient, se chargeaient de moissons, se peuplaient de troupeaux. Les enfants poussaient dru, mettaient à leur tour la main à la tâche, allégeaient le travail du papa et de la maman. C'est la mère qui était véritablement la reine de ce petit royaume familial. Elle y mainte-

nait l'ordre, la droiture de vie, le courage joyeux. Elle s'oubliait constamment pour les siens, ne mesurant ni les veilles, ni les sacrifices. Du petit jour à la grosse noirceur, elle besognait sans une seconde de répit. Elle pensait à tout, menait dix besognes de front, n'oubliait personne. Chacun se sentait l'objet d'une sollicitude constante et cela faisait oublier toutes les petites misères quotidiennes.

Le mari se reposait sur elle de l'administration des affaires, lui confiait la garde des maigres économies, suivait à la lettre ses conseils. L'intendant Hocquart a noté cet ascendant précieux des mères de familles: "Elles sont spirituelles, ce qui leur donne de la supériorité sur les hommes dans presque tous les états. Les gens de la campagne n'entreprennent et ne concluent rien de quelque conséquence sans leur avis et leur approbation."

Nos habitants ont été les bâtisseurs réels de la patrie. Ils ont changé la forêt sauvage en terre humanisée; ils ont élevé des enfants nombreux, solides de corps, de jugement et de pensée. Le milieu agricole est resté, même de nos jours, le pourvoyeur principal d'un capital humain de bonne qualité, plus précieux que l'or! Cela surtout grâce aux mamans!

Un message des cardinaux et archevêques de France censuré par Pierre Laval

La Gazette de Lausanne donne les précisions suivantes sur les coupures apportées par la censure à une proclamation des cardinaux et archevêques français:

"Quand la Croix fut mise en demeure de publier ce texte tronqué et modifié, elle s'y refusa, sur l'ordre du Cardinal Gerlier, en déclarant qu'elle publierait le texte intégralement ou pas du tout. Des pourparlers eurent lieu à ce sujet à Vichy, entre les représentants de l'Episcopat et Laval. Finalement, Laval consentit que la Croix ne publiât pas le texte, imposé obligatoirement sous peine de suspension à toute la presse. Il ne put pas obtenir des Allemands l'autorisation d'une publication intégrale, même dans la Croix. On assista ainsi au fait unique dans l'histoire que l'organe officiel du catholicisme a semblé ignorer le message des cardinaux. Mais quand les raisons exactes furent connues, chacun comprit".

Voici d'autre part, selon le Journal de Genève, les principaux passages censurés par Vichy dans le message des cardinaux et archevêques français:

"Parmi les épreuves qui frappent notre pays, comment ne mettrions-nous pas au premier rang les violations de la morale naturelle et chrétienne? Comment ne dénoncerions-nous pas d'abord l'admission unanime du principe de guerre totale, dont tout ce que nous déplorons est la fatale conséquence?"

"Après la réquisition de la main-d'œuvre masculine qui atteignit des centaines de milliers de familles et jeta l'angoisse dans les coeurs des mères, voici que les femmes et les jeunes filles de France sont menacées d'être appelées pour le service obligatoire. Certes, nous n'ignorons point les dispositions par lesquelles les pouvoirs établis s'efforcent de limiter les conséquences sociales de pareilles mesures. Mais quelles que soient les conditions, c'est le fait même de la mobilisation qui por-

te une atteinte grave à la vie des familles, à l'avenir du pays, à la dignité et à la délicatesse morale des femmes et des jeunes filles et leur vocation providentielle. Le respect de la personne humaine, la sauvegarde du foyer familial, la fidélité à une règle de droit supérieur à l'autorité de l'Etat, aux intérêts immédiats de chaque nation à l'entente pacifique entre les peuples, sont les conditions essentielles du salut de la civilisation, dont les règles sont impunément violées.

"Même meurtrie, épuisée, la France entend demeurer fidèle à sa vocation traditionnelle. S'il n'est au pouvoir de personne d'apporter un remède immédiat à l'état de désordre dénoncé par notre déclaration, il reste qu'une action doit être entreprise avec persévérance, dans le sens de l'idéal que nous avons rappelé. C'est le devoir très grave de ceux qui portent la lourde responsabilité des Etats. C'est aussi le devoir impérieux pour chacun d'opérer le redressement avec sa propre conscience. A cette grande oeuvre de réforme morale, nous avons entendu vous convier en dehors et au-dessus de toute préoccupation politique, avec le sentiment profond de l'indépendance de l'Eglise dans son domaine propre. Disciples et témoins du Divin Maître qui a apporté la paix aux hommes de bonne volonté et la sublime loi d'amour à l'humanité qu'il a relevée, nous vous supplions de vous faire les apôtres inlassables de la charité du Christ, de l'entente entre les classes et de l'unité de la Patrie".

Comme le relèvent les milieux ecclésiastiques intéressés, la suppression du dernier paragraphe indique que la censure n'est pas inspirée seulement par des considérations politiques, mais également par la volonté de tenir en échec l'influence du christianisme.

(France, 3 avril)

L'Université catholique de Lille continue, malgré l'occupation nazie

Le message suivant a été reçu à Stockholm d'un professeur à l'Université Catholique de Lille, dans le nord de la France: "Le travail de notre université n'a pas été interrompu d'une façon importante, en dépit de toutes les difficultés et tribulations que vous pouvez deviner. Nous continuons à travailler sans savoir ce que nous apporterons le lendemain, mettant notre travail sous la protection de la divine Providence." Ceci confirme une information antérieure d'après laquelle, en dépit de l'absence de Lille, pour une raison ou une autre, d'un grand nombre (probablement la majorité) de professeurs et d'élèves, les cours continuent aux "Facultés libres" (Université Catholique), l'une des institutions catholiques les plus

importantes du genre en Europe. Le professeur Pierre-Henri Simon, l'un des plus jeunes et des plus fameux professeurs de Lille, est prisonnier de guerre depuis l'été de 1940, au camp Oflag VI D, près de Nuremberg. Au témoignage de plusieurs, il y a accompli des choses invraisemblables pour maintenir le moral de ses compagnons de captivité, pour alimenter leur intérêt dans les domaines littéraire, intellectuel et religieux. Dans le "Cahier des Prisonniers", anthologie d'articles de prisonniers de guerre français, qui a été publié en Suisse en 1943 et vient d'être réimprimé au Canada (Editions de l'Arbre, Montréal), le public de langue française pourra lire un extrait de son journal.



Le Comité Permanent de LA SURVIVANCE FRANÇAISE EN AMÉRIQUE

UN ÉLÉMENT DE FORCE ET DE STABILITÉ

Les femmes ont le don divin de préserver les principes et de stimuler les énergies. Les bâtisseurs les plus méritants de notre patrie doivent à leurs épouses la plus grande part de leur réussite idéologique. Nos pères ont pu ainsi changer la forêt en terre nourricière. Alors que d'autres abandonnaient le pays, nous réalisons des événements au pays-nourri, de tradition vivante à leur point de départ de sol. L'épouse leur tendit son drapeau.

1944		JUIN					1944	
Dimanche	Lundi	Mardi	Mercredi	Judi	Vendredi	Samedi		
				1	2	3		
4	5	6	7	8	9	10		
11	12	13	14	15	16	17		
18	19	20	21	22	23	24		
25	26	27	28	29	30			

LES SAINTS DE LA SEMAINE

28 mai

Saint Chéron, diacre et martyr ;
Saint Germain, évêque de Paris ;
Saint Manuèle ou Manvieu, évêque de Bayeux ;
Saint Chéron, martyr au diocèse de Chartres ;
Bienheureuse Marie Bagnési, noble Florentine, Tertiaire de Saint-Dominique ;
Saint Augustin de Cantorbéry, évêque et confesseur ;
La Pentecôte.

29 mai

Sainte Bonne de Pise, vierge tertiaire de l'Ordre des chanoines réguliers de Saint Augustin ;
Bienheureux Jean Sarcander, curé et martyr ;
Bienheureux Jean Stone, moine Augustin, et quelques autres religieux du même Ordre, martyrs en Angleterre sous Henri VIII ;
Bienheureux Joachim de Flore, abbé Cistercien ;
Saint Maximin, évêque de Trèves ;
Les Bienheureux Martyrs d'Avignonnet ;
Saint Ortaire, abbé de Landelles ;
Sainte Marie-Madeleine de Pazzi, vierge ;

30 mai

Saint Ferdinand, roi de Castille et de Léon ;
Bienheureux Jean de Prado, frère Mineur observatin, martyr ;
Notre-Dame de Bermont, à Greux, près de Domrémy-la-Pucelle ;
Notre-Dame de Déols, au diocèse de Bourges ;
Saint Félix, 1er, Pape et martyr ;
Sainte Jeanne d'Arc, vierge et martyre.

31 mai

Sainte Angèle de Méfici, fondatrice de l'Ordre de Sainte-Ursule (Ursulines) ;
Bienheureux Félix de Nicosie, frère convers capucin ;
Notre-Dame d'Espérance de Saint-Brieuc ;
Notre-Dame de Lagny, au diocèse de Meaux ;
Notre-Dame du Haut-Soleil, à Thorigny (Seine-et-Marne) ;
Notre-Dame de Recouvrance de Pons, au diocèse de La Rochelle ;
Sainte Pétronille, vierge ;
Marie Médiatrice.

1er JUIN

Bienheureux Alphonse de Navarette, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, martyr, risé au Japon ;
Saint André de Chio, martyr ;
Saint Caprais, abbé de Lérins ;
Saint Mion ou Médulphé, solitaire ;
Bienheureux François Moralez, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, martyr au Japon ;
Saint Pamphile, prêtre, et ses onze compagnons martyrs ;
Saint Siméon, moine et reclus à Trèves ;

2 juin

Saint Algis en Adalgis, religieux ;
Bienheureuse Baptiste Varani, religieuse de l'Ordre de Sainte-Claire ;
Saint Marcellin, prêtre, et saint Pierre exorciste, et leurs compagnons, martyrs ;
Vénérable Marie-Jeanne Guillen, religieuse Augustine ;
Saint Pothin, sainte Blandine et les autres martyrs de Lyon.

3 juin

Sainte Clotilde, reine de France ;
Bienheureux Jean Grandé, dit le Pécheur, de l'Ordre des Frères de Saint-Jean de Dieu ;
Saint Morand, prieur d'Altkirch et patron des vigneron.

Le mot Himalaya (qui est le nom de la plus haute montagne au monde) vient de deux mots sanscrits qui signifient "refuge de la neige".

"LE VISAGE EST LE MIROIR DE L'ÂME"

Simple billet à tous les Jean-Paul

Imaginez donc: Jean-Paul a eu, ces jours derniers, la malchance de casser son miroir de poche. Que faire? Son miroir cassé... et lui-même est "cassé" depuis l'achat de sa dernière douzaine de pommes. Attendre que sa maman lui envoie un petit chèque?... Le temps lui durera vraiment trop.

Et pourtant, un miroir, ce n'est plus un luxe pour lui. Qui l'aiderait alors à réparer les premiers ravages d'une maturité un peu précoce, selon lui... et selon bien d'autres aussi? Qui l'avertirait de redresser cette mèche de cheveux plutôt revêche, depuis qu'il a défendu au barbier de lui faire subir l'outrage du fer impitoyable? Qui se chargerait désormais de lui signifier que son noeud de cravate a dévié d'une ligne pendant le dernier quart d'heure?

Non, vraiment, il ne peut se résigner à se séparer comme cela d'un témoin si précieux; et, ma foi, je crois qu'il n'en dormirait pas aussi béatement, n'ayant plus cette ressource d'aligner les ornements qui parent sa petite personne et en corrigent... peut-être... les irrégularités.

Or, il paraît que la nuit porte conseil; tant mieux pour Jean-Paul. Neuf heures n'ont pas suffi pour solutionner son grave problème. A quatorze ans, on peut encore "se noyer dans un verre d'eau"... Toujours est-il que, vers neuf heures et demie, mi-éveillé mi-endormi, notre bout d'homme, sans plus d'effort, prend une décision:

"Jeudi, c'est mon anniversaire de naissance, se dit-il; chaque année, quand j'étais à la maison, maman avait un petit cadeau à me présenter... Pourquoi ne pas l'aider dans ses recherches?... Si je lui suggérais un beau petit miroir, un miroir qui ne se casse pas!... C'est cela: demain matin, je lui écris... et tout ira bien."

Le lendemain, à son réveil, sans doute après son offrande de la journée au bon Dieu, Jean-Paul se revoit dans son grand miroir et se remet à réfléchir. Il songe à l'agréable surprise... que lui fera sa mère dans quelques jours. Que voulez-vous?... Depuis plusieurs mois déjà, surgissent en lui des pensées de coquetterie et de vanité: c'est devenu son péché mignon. A part cela, ses sentiments sont des plus nobles... N'a-t-il pas été élevé chrétiennement et soigneusement éduqué?...

"Ma chère maman", écrit-il au début de l'étude, après la prière du matin et une courte méditation... de miroitier, pour une fois.

"C'est votre grand garçon qui, de bonne heure, vient vous dire bonjour. Je veux croire à votre santé excellente. Quant à moi, tout va bien; il le faut, si je veux que mes quatorze ans soient messagers de santé et de bonheur. Je sais bien que vous y pensez, vous aussi, à mon anniversaire, et que vous avez probablement martel en tête pour le choix du cadeau à me faire à cette occasion. Je me permets de vous tirer d'embarras et de vous suggérer l'en-

voi d'un beau petit miroir de poche — un qui ne casse pas, cette fois. J'en avais un, mais j'ai eu le malheur de le casser en jouant. Vous savez, je ne puis plus m'en passer. A mon âge, je crois cet objet presque indispensable. Et ce présent me fera doublement plaisir, puisqu'il viendra de vous, ma bonne maman, et que ce sera mon choix. Je ne doute pas que vous prierez pour moi, en ce jour de mon anniversaire: je vous en remercie à l'avance. Je pense à vous, et aussi à mon cher papa... L'ouvrage ne manque pas au collège. Au revoir. Votre Jean-Paul."

Et la lettre est glissée... dans la boîte du Directeur.

Comme il reste encore trois jours avant son anniversaire Jean-Paul sait attendre avec patience la réponse qui, normalement, n'arriverait que le matin même de sa fête. Mais, ô surprise! voici que, la veille, le surveillant lui remet une lettre. De suite, Jean-Paul reconnaît l'écriture appliquée de sa mère. Piévreusement, il met la lettre dans sa poche, pour la lire lorsqu'il serait seul. Que renferme-t-elle, cette missive?... Il ne tarde pas à le savoir, car, aussitôt qu'il en a la chance, il l'ouvre.

"Mon cher enfant, tu comprends que je ne puis laisser passer ton anniversaire de naissance sans venir te souhaiter bonne fête..." Et la maman met tout son cœur à lui dicter vœux et conseils. Seule une mère, en pareille circonstance, trouve les mots qui vont droit au cœur et causent la plus profonde impression.

"Pour ce qui est du présent suggéré, continue-t-elle, tu comprends encore que je ne puis te le refuser. Toutefois, comme ce cadeau est trop modeste en soi, j'ai pensé te faire plaisir en le triplant. En effet, tu recevras, sous pli séparé, non pas un seul miroir, mais trois." — Déjà Jean-Paul n'en peut croire ses yeux. Il relit le passage: "Trois, se dit-il tout surpris. Que signifie cet excès de générosité? Maman, qui nous a toujours enseigné de prendre notre besoin avec économie... Trois miroirs, j'en perds mon latin. Mais, puisque c'est elle qui le dit... Continuons!"

"Ce sont trois miroirs différents. Dans le premier, tu verras clairement ce que tu es présentement. Ne t'y attarde pas trop. Le second te révélera fidèlement ce que tu seras bientôt. Tu peux t'y arrêter aussi longtemps que tu le voudras. Quant au troisième, il t'apprendra ce que tu dois être. Et si ce n'est pas trop te demander, tu me diras franchement lequel a tes préférences... D'ici là, porte-toi bien. Fais le bon garçon. Je prie pour toi. Ta mère affectueuse..."

Jean-Paul attend avec calme le paquet annoncé. Mais le temps lui paraît bien long. Enfin, au matin de sa fête de naissance, il voit le premier surveillant s'avancer et lui remettre une petite boîte; lui qui comptait les heures depuis quelque temps, maintenant il calcule les minutes. Or, pour ouvrir plus tôt son colis aux trois miroirs, immédiatement après le déjeuner, il demande la clef de l'étude et va s'asseoir à son bureau.

Le tout semble bien précieux, sa maman y a mis toute son adresse. Le ruban de soie est vite dénoué et la petite boîte ouverte... Trois enveloppes brunes, plutôt minces. Les glissant l'une sous les autres, Jean-Paul se parle à voix basse: "Enveloppe deuxième, enveloppe troisième, enveloppe première... Commençons par la première... comme me l'indique maman."

Un coupe-papier est aussitôt introduit à l'ouverture du cachet. Jean-Paul sent son cœur battre plus fort. Que va-t-il découvrir?...

Ah! quel beau petit miroir! se dit-il; il est encore plus beau que je ne l'espérais. "Puis, se regardant, il ajoute en lui-même: "Voilà ce que je suis!"

Pour dire vrai, sa vanité le pousse à se trouver beau. Peut-être a-t-il quelques charmes... qui n'est pas un peu charmant à cet âge?... Son miroir lui révèle donc l'image fidèle de ce qu'il est. Dans un transport de joie, il le baise fort, en disant: "Que maman est donc bonne pour moi!"

"Et de un", soupira-t-il, en mettant

LE PETIT COURRIER SANCTORAL

LA GRANDE DATE

On connaît la date de sa naissance, on célèbre celle de son mariage, on se souvient de l'anniversaire de ses sœurs, on fête celui de son sacerdoce ou de sa profession religieuse.

C'est très bien... c'est très beau. Mais il y a une date que l'on ignore, une date qui est plus grande que toutes celles-là.

Qui connaît la date de son baptême? Qui songe à célébrer l'anniversaire de son baptême?

Notre grand titre de noblesse qui vaut tous les parchemins du monde, c'est l'acte de baptême.

La grande date de notre vie, la date du jour où par une nouvelle naissance a commencé à luire en nous la vie divine, la date de notre baptême.

Le jour béni entre tous où le fils d'un homme obscur est devenu, pour l'éternité, fils du Dieu de lumière.

Le jour où le sang des vieux martyrs, où la grâce des innombrables saints de notre Eglise, a commencé de couler dans nos veines.

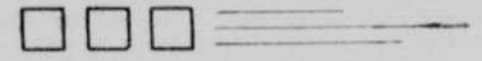
Le jour où nous sommes devenus des frères de Notre-Seigneur Jésus...

L'enfant de Dieu ne sait pas quel jour il est né.

On ne lui a pas appris la dévotion au baptême.

Inscrivons cette date en lettres de feu dans notre mémoire. Faisons-la vénérer à nos enfants.

L'oncle ARTHUR.



dans sa poche le miroir incassable. Numéro deux: il doit lui découvrir ce qu'il sera. L'enveloppe, plus mince, semble ne contenir qu'un simple carton... En effet, c'est un carton qui sert de cadre à l'image que sa mère y a collée.

"Voilà ce que je serai!", avoue-t-il entre deux longs soupirs. Et ses yeux sont rivés sur cette image-miroir. Que représente-t-elle?... Une tête de mort... Voilà qui ne cadre pas beaucoup avec l'idée que Jean-Paul se fait de sa propre figure. Quelques minutes de réflexion l'amènent à considérer la vanité qui le gagne depuis un an déjà.

Il se surprend alors à penser vaguement qu'il doit réagir, mais il ne précise rien, car il lui reste une dernière enveloppe à ouvrir et il a hâte d'y arriver, tout en craignant encore une plus terrible révélation... "Mais, se dit-il, ça ne peut pas être plus effrayant que cette tête de mort..."

Fébrilement, il brise le sceau de l'enveloppe mystérieuse et en retire... quoi? Une image de saint Louis de Gonzague. La figure plus réjouie, il fait l'interprétation fournie par sa pieuse maman: "Voilà ce que je dois être!" Plein d'enthousiasme déjà, il ajoute: "C'est ce que je serai avec la grâce de Dieu et le secours de la Sainte Vierge, dont je suis maintenant le congréganiste."

"Mais, j'y pense, je n'ai pas emprunté cette clef pour toute la journée... Sauvons-nous!"

Alors il confie à son bureau la garde de ses trois miroirs — il y met même celui qu'il a déjà enfoui dans sa poche. Puis il rejoint les élèves en récréation. L'on peut supposer que les réflexions abondent en lui; elles ne lui laissent aucun répit. C'est qu'il y voit tout un problème à régler.

Durant le congé de l'après-midi, Jean-Paul a sa permission pour aller à la chapelle; c'est là, en face de lui-même, aux pieds de saint Louis de Gonzague et devant le T. S. Sacrement que la solution se présente claire et nette.

"Je ne suis qu'un orgueilleux; maman ne me l'a pas dit carrément sur sa lettre, mais elle me sait intelligent et capable de réflexion. Trois miroirs... triple leçon.

"Ce que je suis: un élève qui jusqu'ici a visé à la popularité, par une poussée de coquetterie qui, normalement, n'appartient pas aux garçons, mais bien aux fillettes.

"Ce que je serai: un squelette, et a-

● Lire la suite en page 15

Le savez-vous...?

On trouvera les réponses en page 8

1.—Qu'est-ce que le "clou de girofle", et d'où vient sa forme?

2.—Qu'étaient-ce que les "balistes" et les "catapultes"?

3.—Quels traités importants furent signés à Aix-la-Chapelle?

4.—L'Hôtel-Dieu de Québec fut-il attaqué par les Iroquois?

5.—Un avocat a déjà dit que la médecine canadienne puisait ses origines dans le bol du barbier. Cette boutade est-elle justifiée?

6.—Quand songea-t-on à établir la première université au Canada?

Le savez-vous...?

Réponses aux questions posées en page 7

1.—Le "clou de girofle" est la fleur non encore épanouie et sèche du girofler. Sa force est celle de la corolle tubulée de cette fleur; le tube de la corolle figure le corps et la pointe du clou; le limbe en figure la tête.

2.—Les "balistes" et les "catapultes" sont des machines dont on se servait, avant l'invention de la poudre à canon, pour lancer, à de grandes distances, des projectiles de fortes dimensions. La puissance de projection de ces machines était fondée sur le même principe que celle des arcs et des arbalètes: l'élasticité d'un ressort fortement tendu, à l'aide de rouages et de leviers, et qui se débandait tout à coup. Les balistes lançaient des projectiles de moindre dimension. Les catapultes représentaient principalement l'artillerie de siège.

3.—En 1668, on signala à Aix-la-Chapelle, le traité de paix qui mit fin à la guerre que Louis XIV eut à soutenir à propos de l'avènement de son petit-fils au trône d'Espagne. En 1748, un autre traité y termina la guerre entre la France, la Prusse, l'Espagne, la Bavière, etc., d'une part, et l'Autriche, l'Angleterre et la Hollande, d'autre part.

4.—L'Hôtel-Dieu était comme le centre de résistance de la ville de Montréal contre les attaques iroquoises. Mais sa construction solide lui permettait de résister victorieusement aux assauts. Toutes les fois qu'on sonnait le tocan, écrit soeur Morin, pour avertir les habitants de secourir ceux que les ennemis avaient attaqués et ceux qui étaient en des lieux dangereux à s'en retirer, ma soeur Maillet tombait dès lors en faibles-

se par l'excès de la peur et ma soeur Macé demeurait sans paroles et dans un état à faire pitié tout le temps que durait l'alarme. Ma soeur de Bresolles est plus forte et constante dans sa peur qui ne l'empêchait pas de servir ses malades et secourir ceux qu'on apportait blessés".

5.—La boutade aurait un aspect véridique si l'on se basait sur cette ordonnance accordant des lettres de premier ordier chirurgien du Roi à Jean Madry. Il obtenait la permission d'établir la maîtrise de barbier chirurgien "afin que les passants, allants et séjournants puissent mieux et sûrement être servir, pansés et médicamentés en cas de besoin et nécessité".

6.—Le comité que lord Dorchester avait chargé d'étudier toute la question de l'enseignement avait suggéré d'établir, en plus des écoles de paroisses, et de comtés, une université composée d'un recteur et de quatre professeurs. Catholiques et protestants devaient y être admis indifféremment, de sorte que l'enseignement devait y être neutre et que l'on n'y enseignerait pas la théologie. Ce projet fut ardemment combattu par l'évêque de Québec. On devait, pour établir cette université neutre, se servir des biens de Jésuites.

Discussion

— Moi, monsieur, je suis devenu végétarien, parce que je trouve cruel de tuer des bêtes innocentes.
— Moi, monsieur, je ne suis pas végétarien parce que je trouve encore bien plus cruel de les priver de nourriture.

Propos de TIMBRES

EQUATEUR

On mande de Quito que quatre nouveaux timbres ont été émis pour marquer le centenaire de naissance de Mgr Federico Gonzalez Suarez, archevêque de Quito de 1907 à sa mort en 1917. Mgr Suarez fut l'un des plus belles figures littéraires de l'Amérique du Sud. Il a écrit plusieurs volumes sur l'histoire de l'Equateur.

U.R.S.S.

Le gouvernement soviétique a l'intention d'émettre une série de cinq timbres-poste pour honorer la mémoire des "héros de la grande guerre patriotique".

HISTOIRES D'ARTISTES

La célèbre ingénue étant tombée malade, une jeune artiste ambitieuse qui attendait depuis longtemps cette occasion put enfin jouer son rôle.

Après le spectacle, elle se rendit immédiatement chez l'ingénue, pour s'informer de la santé de celle-ci, on se doute dans quel espoir. L'ingénue se dressa dans son lit et sourit à sa remplaçante:

— Comme c'est gentil à vous de venir me voir! dit-elle. Et alors, ma chère, les spectateurs ont-ils remarqué une différence entre votre jeu et le mien?

— Non, chère grande amie, pas du tout. Tous les camarades disent que j'ai joué exactement comme vous.

L'ingénue fit un effort pour ne pas perdre son sourire.

— Etiez-vous très nerveuse, chère? demanda-t-elle.

— Oh, oui, fut la réponse, très nerveuse, c'est pour cela que j'ai si mal joué!

MOTS pour RIRE

Spirituelle invitation

L'excellente artiste qu'était Adelina Dudley écrivit un jour ce petit mot à Robert de Flers:

"Venez donc, cher ami, déjeuner après demain avec moi."

"Vous ne vous amusez certes pas beaucoup car je ne suis pas très spirituelle, mais j'aurai de l'esprit le lendemain, car j'ai bonne mémoire."

Ce petit billet ne prouvait-il pas au centenaire qu'Adelina Dudley avait beaucoup plus d'esprit qu'elle ne voulait bien le dire?

Des économies

— Fais-tu beaucoup d'affaires? demande un commerçant à un de ses amis, également commerçant.

— Je crois bien. Pour t'en donner une idée, je te dirai que ma maison dépense par an \$6,000 d'encre pour la correspondance.

— Té, répond l'autre, qu'est-ce que c'est cela? Chez moi on en économise pour \$8,000 rien qu'en ne mettant pas les points sur les i.

Un sursis!

— C'est dans quinze jours que tu te maries?

— Non, dans deux mois.

— Alors, tu as obtenu un sursis!

Une raison!

— Madame, que dois-je faire pour le dîner?

— Faites-nous du lapin sauté.

— Je croyais que madame ne l'aimait pas.

Bien sûr, je ne l'aime pas, mais mon gendre le déteste et je l'attends.

Travail accéléré

— Madame Dupont, il me semble que ce maçon, tout en construisant son mur, cause bien familièrement à votre demoiselle.

— Oh! vous savez, madame Dupont, il la connaît depuis longtemps: elle venait de naître lorsqu'il a commencé son mur.

Comment cela

La maman. — Donatien, pourquoi as-tu frappé Emilienne, méchant?

Donatien. — Parce qu'elle m'a trompé.

La maman. — Comment cela?

Donatien. — Nous jouions à Adam et Eve; Emilienne avait la pomme, et au lieu de me l'offrir, elle l'a mangée toute seule.

A propos d'oeufs

Dans un restaurant modeste, mais bien parisien.

Un consommateur goûte des oeufs à la coque et fait une grimace qui ne laisse aucun doute sur leur fraîcheur.

— Garçon, combien de temps gardez-vous vos oeufs?

— Mais, Monsieur, jusqu'à ce qu'on les mange!

La maman aussi

Totof ne veut pas aller se coucher, et pour l'y décider, sa mère lui dit:

— Allons mon enfant, il est tard, tu sais bien que les petits poulets rentrent se coucher dès qu'il fait nuit? ...

— Oui, répondit Toto, mais leur maman va aussi se coucher avec eux! ...

PAS ENCORE ASSEZ FOU!

— Savez-vous la nouvelle, mon cher monsieur Lesac?

— Non, dites voir!

— Eh bien, Tacle, vous savez votre client Tacle, il est devenu subitement fou!

— Pas possible? Mon bon Tacle est devenu fou?

— Hélas! mais remettez-vous! je ne pensais pas provoquer une émotion si touchante, si sincère, si

— Eh! il s'agit bien d'émotion, Tacle me doit 50 louis. Va-t-il me les payer maintenant?

— N'exagérez pas, mon cher

Lesac, répond charitablement l'ami, Tacle n'est pas fou à ce point-là!

RANCUNE

Maman a puni Pierrot qui n'était pas sage, pas sage du tout. Et voici justement qu'arrive une amie de maman, Elle demande des nouvelles de Pierrot, à qui elle apporte un sac de bonbons, puis la caresse, et enfin elle ajoute:

— Tu l'aimes bien, ta maman, mon gros Pierrot, n'est-ce pas?

Pierrot a de la rancune. Maman a été si sévère!

Et il répond sous toutes réserves:

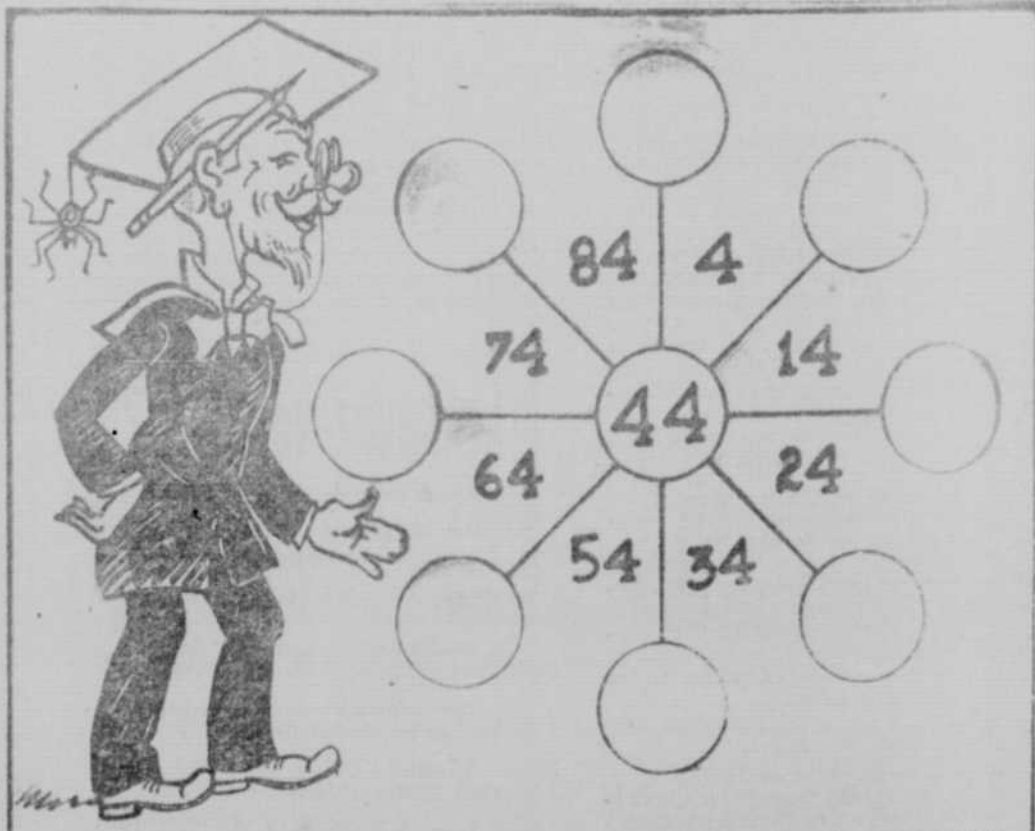
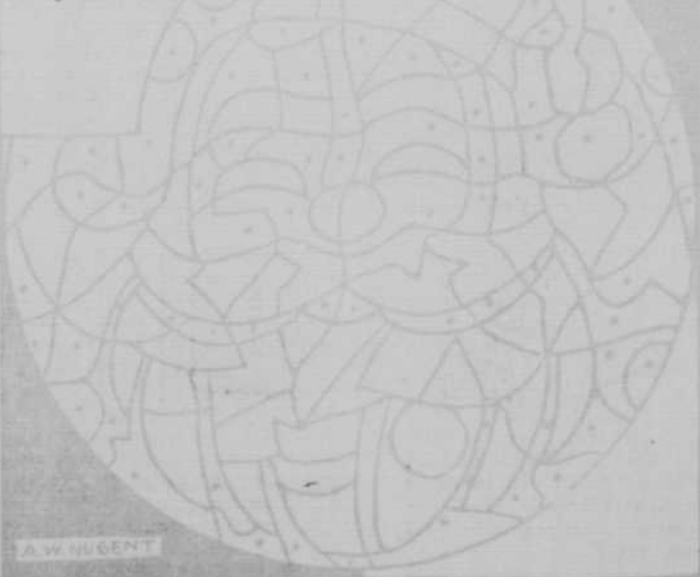
— Oui... oui... quelquesfois.

● Plus de 12,000,000 hommes et femmes de Grande-Bretagne donnent à la Croix Rouge pour répondre à la campagne "du sou hebdomadaire". En tout, ils ont atteint la somme de 5,250,000 (\$23,310,000).

● Le montant de 3½ millions de livres (\$15,540,000) fut recueilli par la Croix Rouge pour venir en aide aux agriculteurs, grâce aux grandes activités de ceux qui vivent sur les fermes ou dans les environs.



● Noir eissez tous les espaces marqués d'un point et vous verrez ce qui se produira.



● Voici un vieux professeur de mathématiques qui a un problème à vous soumettre. Le voici.

● Il s'agit de placer dans les cercles vides les HUIT nombres donnés plus haut, mais il faut que vous les disposiez de telle façon qu'en additionnant chaque groupe de TROIS nombres "en ligne droite", le total soit toujours le même, soit "132". Le nombre "44", dans le centre, est bien à sa place.

Jeux d'esprit

LES ÂGES

— Au moment de ma naissance, ma mère avait le tiers de l'âge actuel de mon père ; mais trois fois l'âge de mon père égale cinq fois mon âge, et l'âge de ma mère multiplié par le dixième de celui de mon père, dépasse mon âge de 300 ans.

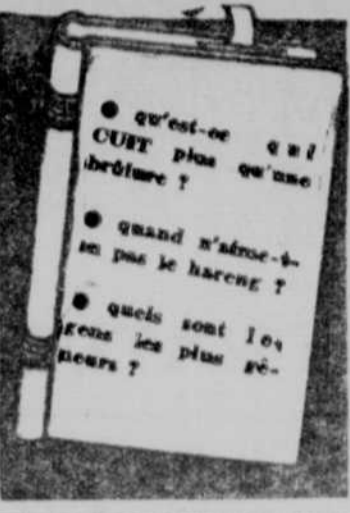
— Quel est l'âge des trois personnes ?

ACROSTICHE DOUBLE

• R A • K E
• L T • M E
• E F • E T
• M P • I R
• A T • L E
• A C • E R
• C O • S E

— Deux grands capitaines, deux grands chefs d'armée.

LA FOIRE AUX CALEMBOURS



LOGOGRIPHE

— Elle peut être soit de vin, Soit d'étoffe plus ou moins fine, En tissu de toile ou de lin, — Pied de vigne sur la colline, — Un oiseau que l'on dit bavard, Comme un perroquet babillard, — Signe de moisson abondante, Quand sa forme est pleine et pe-

— Il est salé, très dur et sec ; On peut faire un repas avec, — Pronom, adjectif en grammaire, Démonstratif, en vérité, — Cet outil ne saurait vous plai-

Par un terrassier est porté, (Sept mots à trouver.)

SOLUTIONS

des problèmes proposés la semaine dernière.

NOM DE SAINT

Avec une pièce de cinq francs, une pièce de cinq centimes et une pièce de un centime, on a le nom de Saint-François (cinq francs six).

Mots croisés

Problème No 376 et solution du No 375

VERTICALEMENT

1.—Chrétien d'Espagne, soumis à la domination des Maures. — 2.—Roi de Hongrie. — Images saintes. — 3.—Tour de siège, chez les Anciens. — 4.—Dévidoir, pour la soie. — Parente. — 5.—D'un verbe gai. — Pronom. — 6.—Action de deux corps qui s'usent par un frottement mutuel. — 7.—Personne alerte et vive. — Lac. — 8.—Prénom féminin étranger. — Préposition. — 9.—Genre de palmiers. — Ancien nom d'un Etat asiatique. — 10.—Mauvais chevaux.

S	C	A	P	U	L	A	I	R	E
U	B	A	R	I	L	L	O	N	
P	A	R	C	L	L	E	S		
P	R	E	I	L	O	T	E	S	
L	O	U	R	D	E	T	O	T	
E	N	V	I	F	B	E	L	A	
A	D	E	S	M	I	S	E	R	
T	E	R	C	E	E	S	S	I	
E	S	L	O	D	E	N	E		
S	V	E	N	E	R	E	S		

HORizontalement

1.—Titre princier, aux Indes. — 2.—Plus que de l'embonpoint. — Divinité égyptienne. — 3.—Il travaille dans une certaine usine. — 4.—Terminaison de participe. — Qui a contracté une odeur forte. — 5.—Opéra-comique. — Paysage. — 6.—Chaland à fond plat. — Maréchal de France (1650-1725). — 7.—Etat d'Amérique. — Pronom. — 8.—Il perdit sa femme. — Instrument de supplice. — 9.—Pronom. — Genre de Lauracées aromatiques. — 10.—Grand cachet. — Etalon.

LES CHIFFRES

6	1	7	14
8	3	2	13
4	9	5	18
18	13	14	14

Voici comment il faut disposer les chiffres

FANTAISIE ARITHMETIQUE

Les trois chiffres sont: 1, 2, 0 qui réunis font 120 (cent vingt, ou encore sans vin. Sans vin on boit donc de l'eau).

LES JEUX INNOCENTS

1. Eau. — 2. Haut. — 3. Oh !

CUISINE AMUSANTE

Soupe.

LA FOIRE AUX CALEMBOURS

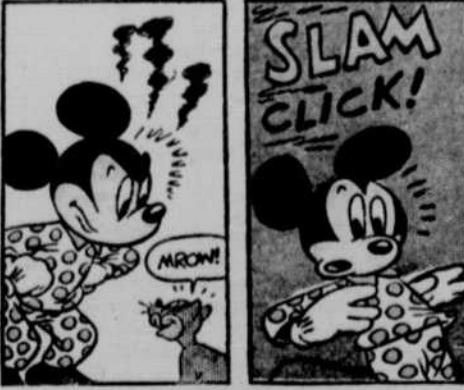
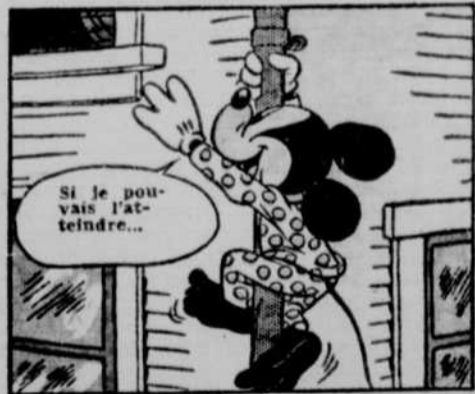
1. — Pour ne pas être un Persan peint (un père sans pain).

2. — "Où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir".

3. — Parce que Henri nocce et rosse (Rhinocéros).

LA SOURIS MIQUETTE

par





CHRONIQUE des Jeunes NATURALISTES

Directeur : Louis-Philippe AUDET,
88, Grande Allée, Québec

No 448 -- 28 | AI 1944

RESULTAT DU Concours de ZOOLOGIE

SERIE I. — No 9

LES GAGNANTS :

Voici les noms des gagnants du 9e groupe de questions du concours organisé par la Société Zoologique de Québec :

1. Rolande Lachapelle, 5781, rue Waverley, Montréal.
2. Edwin-Guy Poitras, 99 rue Berthelot, Québec.
3. Murielle Rochon, couvent St-Dominique, 106 Bourlamaque, Québec.
4. Colombe Martin, St-Adélaïde, Bonaventure.
5. Léo Brassard, 31 rue Labrecque, Chicoutimi.
6. Suzanne Baron, pensionnat St-Charles, Ste-Rose de Laval.
7. Marie Lafrance, couvent de l'Épiphanie, l'Épiphanie, P. Q.
8. Colette Ouimet, Ecole Normale St-Jérôme, comté de Terrebonne.

Questions et réponses

Nous reproduisons ci-dessous les réponses données au concours par la première gagnante de cette semaine, mademoiselle Rolande Lachapelle, 5781 Waverley, Montréal. Nous tenons à souligner le travail particulièrement soigné de mademoiselle Lachapelle qui accompagne chaque réponse d'un dessin original.

- 81.—Le Chien de prairies est-il vraiment un chien ou un rongeur ?
En dépit de son nom, cet animal n'appartient pas à la race canine. C'est un gros rongeur de la famille des Écureuils, qui tient le milieu entre la Marmotte et la Citelle. Il doit son nom à l'espèce de jappement qu'il fait entendre, entres autres sons, pour annoncer un danger ou pour protester contre une intrusion.
- 82.—Quel est le nom vulgaire du Tamias rayé ?
Le Tamias est communément appelé : suisse. Il diffère de l'écureuil par son pelage fauve rayé de quatre bandes blanches.
- 83.—Quel est l'habitat ordinaire du chien des prairies ?
Le chien des prairies vit dans un terrier qu'il creuse en terrain plat, sec et découvert; une cheminée profonde de 12 à 15 pieds, presque perpendiculaire, qui continue sous terre, à l'angle droit, sur une distance de 10 à 25 pieds. Sur ce long couloir se greffent : une niche de guetteur (près de l'entrée), des galeries horizontales, dont quelques-unes élargies en chambres, et d'autres verticales, refuge du propriétaire en cas d'inondation. Pour se protéger contre ce danger naturel, il a aussi la précaution d'utiliser les débris de son terrier à la construction d'une sorte de digue circulaire autour de l'entrée. Ce remblai, auquel il ajoute fréquemment de la terre empruntée aux environs, peut s'élever à deux pieds au-dessus du niveau de la prairie et avoir un diamètre de huit à dix pieds...
- 84.—Comment s'appellent les joues extensibles du Tamias ?
Les joues extensibles du suisse, se nomment abajoues. Celles-ci peuvent contenir jusqu'à 12 noisettes. Le Tamias tient son abajoue d'une main et il y glisse de l'autre la noix ou le grain, en changeant chaque fois de côté. Il a aussi l'habitude d'épointer les noix avant de se les mettre dans la bouche. Quand ces deux sacs naturels sont remplis, le Suisse va en vider le contenu dans l'une de ses quatre ou cinq cellules souterraines, ou bien il l'enterre au dehors. Dans ce cas, il a soin de ramener sur sa cache les feuilles qu'il a déplacées et de faire disparaître toute trace d'enfouissement.
- 85.—En quelle province du Canada trouve-t-on aujourd'hui le chien des prairies ?
Au Canada, on ne trouve plus le Chien des prairies que dans un petit secteur du sud de la Saskatchewan.
- 86.—Durant quelle période de l'année le Tamias dort-il ?
Le sommeil hivernal du Suisse dure généralement d'octobre à mars.
- 87.—Le Chien des prairies est-il un animal utile ou nuisible ?
Le Chien des prairies est nuisible parce qu'à l'exemple des militaires qui font raser la forêt aux environs des forts, il coupe sur une distance d'une centaine de pieds le grain et le foin autour de son terrier. Cette habitude et les dégâts qu'il cause en déterrants ou en mangeant les grains de semence, ont attiré sur lui des sanctions si terribles que son nombre, qui se chiffrait par millions, a beaucoup diminué.
- 88.—Donnez un autre nom de l'écureuil volant ?
Le nom scientifique de l'écureuil volant est : Assapan. C'est un petit animal de 12 pouces de long, au pelage brun-jaunâtre.
- 89.—A quel moment de la journée l'écureuil volant fait-il sa chasse ?
Comme l'Assapan est un animal noctambule, il sort de l'arbre creux où il a dormi tout le jour et fait la chasse la nuit, à la belle étoile.
- 90.—L'Écureuil volant est-il carnivore, herbivore ou omnivore ?
Comme son cousin l'Écureuil roux, il est omnivore et actif presque toute l'année.

TIRAGE DES GRANDS PRIX

Lorsque cette chronique paraîtra, notre concours sera complètement terminé. C'est dire que nous serons en mesure de procéder au tirage des trois grands prix offerts par la Société Zoologique de Québec. Ce tirage aura lieu vraisemblablement au cours d'une soirée spéciale organisée par la Société Zoologique, à l'Académie Commerciale de Québec, dans les premières semaines de juin. La date et les détails concernant cette manifestation seront annoncés dans les journaux.

Louis-Philippe AUDET,
directeur du concours.

Bibi et son cortège

● par Paul Després

Ce charmant Bibi, vous ne le connaissez pas, sans doute. Eh bien ! je vous le présente, ce cher Bibi, la plus brave, la plus familière des mésanges. Hé ! le cortège donc : six ou sept mignons oiselets : la famille de Bibi et, peut-être, quelques orphelins. Tous ont délaissé la forêt natale pour adopter les arbres, les arbustes et les haies du jardin. Leurs visites, d'abord espacées, puis fréquentes, ensuite quotidiennes, se sont, avec le retour de l'hiver, transformées en séjour ininterrompu.

Nos gentilles mésanges ne quittent plus le terrain, et ce n'est pas sans motif. Ici et là, aux branches des arbustes, pendant de blancs morceaux de suif, régal de maints oiseaux. Vingt fois le jour, nos mésanges s'invitent à chaque dépôt de cet aliment onctueux dont elles détachent quelques parcelles qu'elles avalent ou bien mettent en réserve sur l'écorce des arbres en prévision d'une époque de disette.

Quelques morceaux de suif attachent les mésanges au domaine; mais un aliment plus précieux nous vaut leur amitié. Ainsi Bibi, plus expérimenté que ses compagnons, a découvert le plus délicieux des mets : des noix dont les amandes, hachées en menus morceaux et disposées dans une boîte, ont surgi comme par enchantement sur une branche de conifère. Bibi a goûté aux noix ; il lui faut des noix. Malheureusement la boîte a disparu. Il la cherche partout et la trouve enfin, mais entre les mains d'un de ces êtres redoutables et souvent perfides pour les petits oiseaux. Bibi étudie le personnage, hésite un instant, puis ramasse son courage, vient se poser sur le rebord de la boîte, s'empare d'un morceau de noix et va le gruger sur une branche voisine. Et le gentil Bibi, qui a surmonté sa timidité, chante de joie et transporte les noix.

La présence du personnage et les mouvements inusités de Bibi excitent la curiosité du reste de la bande. Des têtes mutines, des petits yeux inquisiteurs s'avancent intrigués par le spectacle inaccoutumés. Les plus hardis se rapprochent ; mais maître Bibi veille sur la boîte de noix ; il se jette sur le plus brave, le bouscule, s'installe au milieu des noix et fait face aux assaillants. Malgré les efforts de notre petit maître, la tentation est trop forte ; un d'abord, en l'absence de Bibi, voltige vers la boîte ; les yeux effarés, il saisit une parcelle de noix et va la manger plus loin. Un ou deux autres s'avancent à leur tour. Quelques autres, plus craintifs, regardent les privilégiés d'un oeil d'envie, mais n'osent se hasarder. Les plus habiles suivent les apprivoisés de branche en branche pour ravir leurs cachettes de noix.

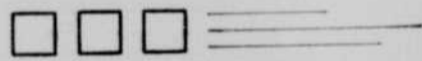
Peu à peu, les mésanges qui ont pris goût aux noix deviennent plus confiantes. Actuellement les unes sont familières ; les autres hésitantes ; aucune ne fuit le savoureux aliment. Le retour de l'ami aux noix, qui s'avance entre les arbustes, rassemble toute la bande. Tous s'élançant à sa rencontre avec des cris et des chants de joie. Si, par malheur, cet ami distrait continue son chemin sans s'arrêter, les chants, insistant pour attirer son attention, prennent alors un ton peiné et, comme des enfants gâtés, tous pleurent pour obtenir des noix. L'ami, touché d'une telle marque de confiance, s'arrête un moment. On l'entoure ; les plus familiers se posent sur sa tête, sur ses épaules, lui pincent les doigts et cherchent les noix. La boîte s'ouvre, chacun s'élançant, mais Bibi y met bon

ordre ; sûr de sa supériorité, sans inquiéter de ses compagnons qui trépigment d'impatience, voltigent autour de lui ou se posent sur le bras du personnage immobile, il se place au milieu des noix, entonne sa joyeuse ritournelle, avale quelques parcelles, choisit le meilleur morceau et s'envole. Les autres mésanges, non sans se disputer et se bousculer, se servent à tour de rôle jusqu'au retour de Bibi.

La boîte se vide, et la bande joyeuse s'éparpille dans les arbustes, va et vient, passe et repasse des arbres décidus aux conifères, puis aux arbres fruitiers, aux arbustes. Tous ces petits lutins, qui se moquent du froid et de la neige ; les ailes vibrantes, sautillent, bondissent, agitent la queue, suspendus à une branche, se balancent en position renversée, scrutent les moindres recoins, les fissures, les interstices sur l'écorce des arbres, visitent les dépôts de suif, gobent des oeufs d'insectes, quelques bestioles engourdies, des parcelles d'aliment ; insatiables, ils continuent les mêmes recherches, les allégres cabrioles, et agrémentent ces mille mouvements de discrets murmures, de légers cris, de naïfs gazouillis et de chants agréables.

Paul DESPRES.

(Reproduit du "Devoir".)



Le service social à l'usine

(suite de la page 3)

incombe. Dans le service social comme dans tout autre champ, la grâce ne détruit pas la nature. A bon droit, demande-t-on, du moins pour la direction de ces organismes de service social, des personnes qui s'y connaissent en éducation, en psychologie, en sociologie, en assistance sociale, en méthodes éprouvées de réhabilitation, etc. en un mot, des diplômés de nos jeunes écoles universitaires de service social".

Celle de Québec, récemment fondée n'a qu'un but : former de ces travailleurs sociaux et de ces travailleuses sociales qui se consacreront à cette profession nouvelle et qui en feront leur vie. Le zèle, dans cette profession comme dans toute autre, ne saurait suffire. Il faut à nos professionnels du service social des connaissances techniques, de la compétence.

Gilles-M. BELANGER, O.P.

● Cette petite blague a valu six mois de prison à un libraire de la rue des Ecoles. Dans la vitrine de son magasin, il avait placé, à gauche, une grande photo d'Hitler — à droite, une grande photo de Mussolini. Mais, entre les deux, il avait étalé un exemplaire d'un ouvrage bien connu de Victor Hugo : "Les Misérables".

● On ne se sert plus de gros blocs d'acier pour faire les obus : les morceaux d'acier de petites dimensions sont forgés avec plus de précision. De cette façon, l'Angleterre a économisé 400,000 livres d'acier et pas moins de 18 millions d'heures dans la production d'une seule ligne d'obus, sans faire mention de l'économie substantielle de combustible.

ELLES QUITTAIENT SILLERY

IL Y A TROIS CENTES ANS...

L'année 1944 marque un tricentenaire dans l'histoire de Sillery. En effet, le 29 de ce mois il y aura exactement trois cents ans que les Hospitalières quittaient leur monastère de Sillery, où elles s'étaient fixées en 1640, pour retourner demeurer à Québec.

En 1639 arrivaient les premières religieuses au pays: Trois Ursulines et trois Hospitalières, les premières accompagnées de Mère Marie de l'Incarnation, les secondes envoyées par la duchesse d'Aiguillon pour fonder un Hôtel-Dieu. Le lendemain même de leur arrivée à Québec, soit le 2 août 1639, elles étaient conduites à Sillery pour voir les sauvages de la mission. Madame de la Peltrie, venue au Canada pour aider de sa personne et de sa fortune, était du nombre des visiteurs de la bourgade de Sillery.

Les Hospitalières furent logées dans une maison de la Compagnie des Cent-Associés. A peine étaient-elles installées dans cette maison que des maladies leur étaient amenées. La petite vérole s'étant déclarée, les religieuses eurent beaucoup de malades à soigner durant l'automne et l'hiver de 1640. Presque tous moururent, mais aucun sans baptême. A la vue de ce terrible fléau, les sauvages se dispersèrent dans les bois espérant par là y échapper. Le printemps venu, ils regagnèrent le bord du fleuve et ceux qui s'étaient établis près de l'hôpital à Québec quittèrent les lieux pour aller à Sillery. Les sauvages n'aimaient pas l'endroit et aussi leurs chefs vinrent à Québec solliciter les religieuses pour qu'elles transportent leur communauté près de leurs cabanes. C'était d'ailleurs le désir de la Duchesse d'Aiguillon que les Hospitalières soient placées près des sauvages pour pouvoir plus facilement leur donner les soins voulus. Cette demande des sauvages fut réalisée et un incendie désastreux incita les religieuses à quitter Québec pour Sillery. Le feu s'étant déclaré dans la maison des Jésuites, se communiqua à leur chapelle et à Notre-Dame de Recouvrance. Les Jésuites durent se réfugier à l'hôpital et les Hospitalières décidèrent alors, vu qu'elles avaient cédé presque toute leur maison aux Pères, d'établir leur hôpital à Sillery.

Le 3 juillet 1640 deux autres Hospitalières arrivaient à Québec et la journée du lendemain fut choisie pour la pose et la bénédiction de la pierre angulaire du nouveau monastère. Il y eut une grande fête ce jour-là à Sillery. L'abbé Casgrain donne une description intéressante de cette mémorable cérémonie dans son Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec. On remarquait entre autres dans la foule M. de Montmagny, gouverneur de la Nouvelle-France, Madame de la Peltrie, fondatrice des Ursulines, et Mère Marie de l'Incarnation.

Les Hospitalières ne pouvaient songer à retourner temporairement dans la maison des Cent-Associés occupée maintenant par les Pères Jésuites. Aussi elles acceptèrent, en attendant la construction de leur hôpital de Sillery, d'aller résider dans la maison que M. de Puiseaux possédait dans l'anse St-Michel, à l'est de la pointe qui a conservé son nom et sur laquelle s'éle-

ve aujourd'hui l'église paroissiale de Sillery. Quoique leur hôpital ne fût pas complètement terminé, les Hospitalières en prirent possession le 1er décembre 1640. "Nous allâmes bientôt reprendre notre maison de Sillery qui était encore fort peu avancée, nous y logeâmes comme nous pûmes et nous y souffrîmes de froid et de misère". Et c'est ainsi que les Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Québec vinrent se fixer à Sillery pour y fonder leur deuxième hôpital au pays. Cet hôpital s'élevait non loin du bas de la Côte à Gignac, du côté sud du chemin des Foulons. Nous disons Côte à Gignac, mais rappelons ici que le nom de cette côte est plutôt Kilmarnock quoiqu'elle ait été déjà connue sous celui de Graddon's Hill.

Quelques mois à peine après l'arrivée des religieuses à Sillery, décédait en leur monastère la première religieuse Augustine en ce pays, la Mère Ste-Marie. La bonne religieuse fut inhumée dans un coin du jardin, qu'on ferma d'un enclos et qu'on transforma en un cimetière. Les restes de la Mère Ste-Marie furent cependant transportés à l'Hôtel-Dieu de Québec en 1646.

Durant l'année 1641, soixante-sept sauvages furent soignés à l'hôpital, tandis que durant l'année suivante (1642) plus de trois cents malades et pauvres furent assistés et soignés. A tous les hivers la plupart des sauvages quittaient la mission de Sillery pour la chasse. Or le soin des vieillards et des infirmes en plus des malades était alors confié aux bonnes religieuses.

Malheureusement ce séjour à Sillery des Hospitalières, qui se dévouaient sans compter auprès des sauvages et partageaient ainsi la tâche des Pères Jésuites, ne devait durer que peu d'années. C'était à l'époque où les Iroquois ne cessaient de massacrer Français et Hurons. Un père jésuite italien du nom de Bresani était parti au printemps de 1644 pour le pays des Huron. Près des Trois-Rivières les Iroquois s'en emparèrent et le mirent aux tortures. Le père connaissait la langue iroquoise et il apprit que ses bourreaux voulaient se rendre jusqu'à Sillery et s'emparer des religieuses. Il écrivit donc sur une écorce de bouleau un mot à l'adresse de M. de Montmagny qu'il plaça au bout d'un bâton dans la forêt priant la Providence de le faire parvenir au gouverneur. Quelques jours plus tard un sauvage la remettait à M. de Montmagny. Cette note se terminait ainsi: "Les Iroquois sont en marche sur Sillery, ils veulent en enlever les Filles Blanches". A la vue de ce danger, et ayant appris que les Iroquois s'étaient déjà rendus jusqu'au Cap-Rouge où ils avaient même massacré un certain nombre de Français et sauvages, le gouverneur pria les religieuses de revenir à Québec afin d'être plus en sûreté. Mais les bonnes mères ne pouvaient se décider à quitter leurs malades et demandèrent à M. de Montmagny de pouvoir continuer leurs secours aux sauvages. Le gouverneur leur envoya alors quelques soldats pour monter la garde.

Quelque temps s'était passé lorsqu'un groupe de Français fut surpris et massacré. Les sauvages, pris de panique, désertèrent la mission et plusieurs allè-

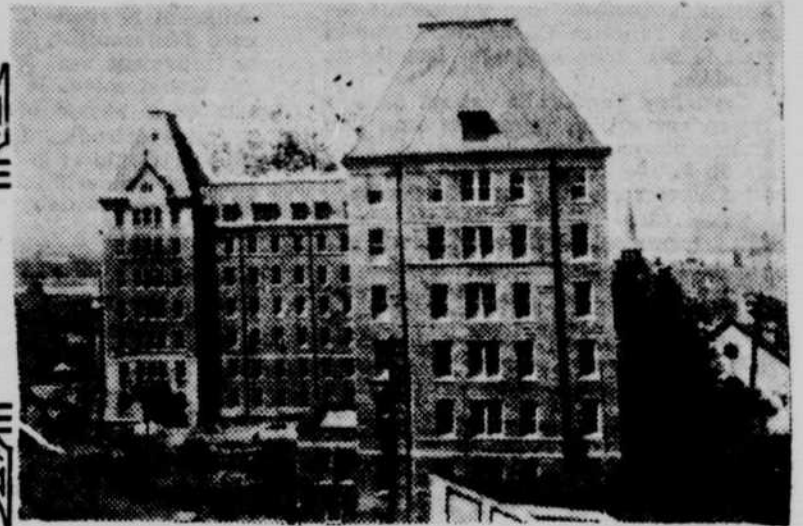
rent s'abriter près du monastère des Hospitalières en construction à Québec. M. de Montmagny ordonna alors aux religieuses de revenir à Québec, ce à quoi elle consentirent, mais bien à regret. "Nous laissâmes donc notre pauvre Sillery, dit la mère St-Ignace, le 29e de mai 1644, après y avoir demeuré environ quatre ans". On partit de Sillery sur une chaloupe qu'on avait chargée des principaux meubles. Par malheur, un fort vent et la force du courant entraînaient la chaloupe jusque sur la côte de Beauport et ce ne fut que tard le soir que les religieuses gagnèrent Québec par terre.

Tel fut, en quelques lignes, le séjour des Hospitalières à Sillery. Pour le lecteur qui voudrait en connaître plus de détails, nous le référons aux ouvrages suivants: L'Histoire de l'Hôtel-Dieu

New London et du Couvent formeraient à peu près l'étendue du fief sise dans la paroisse de Sillery.

La partie du fief sise dans Sillery aurait été, d'après nous, vendue, le 8 janvier 1796 par Jean-Antoine Panet, seigneur de Monceaux, à Murdoch Stuart, négociant, demeurant dans le fief Monceaux, près Québec (Stuart occupait l'endroit depuis le 29 septembre 1795, probablement à bail). Panet vendait à Stuart une terre de 9 arpents, 6 perches de profondeur "plus la charge par le dit Stuart ses hoirs et ayans cause de laisser au dit Seigneur de Monceaux une place suffisante et taire, car sur la côte, John Macnider, tes les eaux dans le dit fief pour un moulin à farine ou à scie quand il jugera nécessaire ou avantageux d'en faire construire sur le dit fief". Nous

● L'Hôtel-Dieu de Québec tel qu'on peut le voir aujourd'hui, côté du Palais, entre les rues Charlevoix et des Remparts.



de Québec, par l'abbé Henri-Raymond Casgrain, Québec, 1878; l'Histoire de Notre-Dame de Ste-Foy, par l'abbé Henri-Arthur Scott, Québec, 1902; et le magnifique ouvrage de Dom Jamet sur les Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec publié en 1939 à l'occasion du troisième centenaire de leur établissement en Nouvelle-France.

— II —

Mais que devint l'hôpital des Hospitalières, de même que leur propriété? Les religieuses avaient obtenu leur domaine le 2 février 1637, soit plus de trois ans avant qu'elles viennent s'établir à Sillery. L'abbé Scott prétend "qu'on avait préparé les voies". En 1649, les Hospitalières vendent leur terre de Sillery à Anne Gagnier, veuve de Jean du Clément du Vuault, chevalier, seigneur de Monceaux. Le monastère des Hospitalières devint alors le manoir de Monceaux et la terre prit le nom de "Fief de Monceaux". L'an cien hôpital fut tour à tour habité par la famille de Anne Gagnier, avec son gendre Denis-Joseph d'Auteuil, qui avait épousé la fille de Mme de Monceaux issue de son premier mariage avec du Vuault, et par des locataires qui cultivaient les terres environnantes. En 1663 le manoir était détruit par un incendie. Fut-il reconstruit? En tout cas, d'Auteuil avait reçu le domaine de sa belle-mère, qui avait quitté le Canada pour retourner en France, où elle mourut en 1698. D'Auteuil avait été nommé procureur général et on voit qu'en 1679 il fut exilé en sa maison de Monceaux par le gouverneur de Frontenac. D'Auteuil mourut en cette même année et le fief échoua à son fils François-Magdeleine, qui fut lui aussi procureur, puis à son petit-fils, Charles-François. Les titres du domaine de Monceaux sont plutôt incomplets comme le dit l'Archiviste du Canada dans son rapport de 1884-85. En 1749, le sieur de Lamolletière l'aurait eu des héritiers d'Auteuil, puis il aurait été adjugé à Henry Bassel, après avoir été saisi avec les biens du sieur de Lamolletière. Enfin, en 1782 le domaine était acheté par Jean-Antoine Panet des Héritiers Rhéaume.

Le fief Monceaux était cependant situé en grande partie dans la paroisse de Ste-Foy. Les deux côtés de la Côte à Gignac, les anses Ring's End, O'Brien,

croions que le ruisseau St-André dont il s'agit ici serait celui qui passe sous le "pont noir" et descend dans l'anse au bas de la Côte à Gignac. Mais n'est-ce pas plutôt le ruisseau qui portait dès 1646 le nom de St-Laurent comme il est stipulé dans la donation de M. de Gand de son terrain pour la mission de Sillery? Quant à Lemoine, il l'appelle le ruisseau St-Michel!

Murdock Stuart devint donc propriétaire du fief de Monceaux en 1796. On sait qu'au début du 19e siècle William Hullett était locataire du terrain où se trouve la maison des Jésuites et que celle-ci était alors transformée en brasserie. Or un plan de Bouchette de 1814 nous montre que Hullett occupait aussi l'anse du Couvent. Même la Côte à Gignac était désignée comme "Chemin de chez M. Hullett au Chemin public". Hullett devait être locataire, car sur la côte John Macnider, marchand de Québec, y avait là sa résidence d'été nommée Kilmarnock. Cette maison était située près de la côte, qui prit elle aussi par la suite le nom de Kilmarnock. Macnider avait succédé à Stuart à cause de son mariage avec la fille de ce dernier, Angelica, veuve en premières nocces de David Ross.

Macnider mourut en 1829 et son épouse la même année. Cette dernière légua le domaine de Monceaux aux enfants issus de son premier mariage et à ses petits-enfants. Charles-William Ross en eut une moitié, tandis que l'autre échoua à sa fille Angelica Ross, épouse de John Graddon. Elle préférait cependant que ses terres ne soient point partagées et favorisait plutôt les enfants de Charles-William Ross.

Charles-William Ross mourut du choléra dès 1832 en sa résidence de Kilmarnock. Pour plusieurs années le domaine demeura la propriété de la famille Ross, car nous voyons qu'en 1863 les enfants issus du mariage de feu Charles-William Ross et de son épouse, légataires de la veuve de John Macnider, possédaient alors plus de 94 arpents du fief de Monceaux. Pour ce qui est de l'anse du Couvent, mieux connue alors sous le nom de Union Cove, elle est la propriété des Héritiers Angelica Macnider en 1869. Elle avait

● Lire la suite en page 15



● Le deuxième Hôtel-Dieu, à Sillery, en 1641.

LUTTES DE MILLIARDAIRES AMERICAINS

● Par Pierre OLASSO

Il y a, en Amérique, de véritables dynasties fondées sur la richesse. Ainsi, par exemple, la lignée des Vanderbilt.

Accumulée pendant plusieurs générations, la fortune des Vanderbilt remonte à l'ancêtre Cornelius. Celui-ci était le fils d'un modeste fermier de l'Hudson.

Cornelius Vanderbilt débuta dans la vie en passant les voyageurs dans une grande barque plate, d'une rive à l'autre du fleuve immense. Puis il se rendit à New-York avec un petit pécule.

Et en 1846 le même homme possédait... trente-sept millions de dollars!... Ce qu'on peut appeler une réussite.

Il avait treize enfants, durement élevés comme il l'avait été lui-même. Pour éprouver les capacités de son aîné, William, il le laissait seul aux prises avec la gêne, au milieu de difficultés de toutes sortes.

Le seul cadeau qu'il lui eût jamais fait était une petite ferme à la campagne. Et le vieux Cornelius pensait que son fils ne ferait jamais grand-chose dans la vie.

—Pas assez malin... Pas assez débrouillard! disait-il de William, en haussant les épaules.

Pourtant un jour vint où le père Vanderbilt changea la médiocre opinion qu'il affichait.

William avait offert à son père de lui acheter le fumier de ses écuries, moyennant quatre dollars le chargement. Le fumier devait être transporté de l'autre côté de la baie sur un chaland.

Cornelius se rendit au débarcadère pour assister au déchargement, et il vit arriver son fils.

—Combien de chargements y a-t-il? demanda-t-il en montrant le chaland. Au moins trente, j'imagine...

—Mais pas du tout, riposta William. J'ai toujours sous-entendu un chargement de chaland, et pas autre chose! Je te dois quatre dollars, papa!

Le vieux Cornelius éclata de rire et donna une grande tape sur l'épaule de son fils.

—Tu m'as eu... Et je suis ravi de voir que tu n'es pas si bête que je le craignais!

Peu après, il appelait William auprès de lui à N.-York et l'associait à ses affaires. Quand il mourut, il laissait à son aîné et partier une fortune de... quatre cent cinquante millions de dollars, en espèces et en propriétés.

Le grand adversaire des Vanderbilt, en affaires, fut cet autre milliardaire qui s'appelait Jay Gould.

Jay Gould — tout comme Cornelius — était fils de fermier. Quand il eut douze ans, son père lui remit l'équivalent de cinquante sous — un demi dollar — un complet neuf et l'envoya à New-York pour chercher fortune.

En quelques années, Jay Gould était devenu ingénieur, créateur d'une tannerie autour de laquelle s'élevait bientôt une ville! Elle existe toujours. C'est Gouldsborough (Gould-ville ou Gould-district), propriétaire d'une ligne de chemins de fer, celle de l'Erie, aux environs du lac.

Alors Gould commença une lutte épique pour accaparer toutes les voies ferrées, pour en faire le trust.

La ligne de Sasquehanna compléterait le réseau: il la veut. En vain ses adversaires soulèvent des obstacles juridiques, il n'en tient pas compte.

Il fait occuper la voie par ses agents et ses ouvriers et un duel titanique s'ensuit, que tous les journaux de l'époque ont relaté: locomotive contre locomotive!

La plus puissante refoulait l'autre, obligeant la rivale à reculer sous menace d'écrasement, partout où les trains se trouvaient nez à nez. Finalement, Jay Gould enleva la ligne qu'il convoitait, en la payant bien entendu.

Autre épisode... La New-York-Erie Line de Gould et la New-York Central Line de Vanderbilt transportaient toutes deux des bestiaux de la frontière canadienne à New-York.

Les tarifs avaient été exactement identiques durant tout un temps: 25 dollars par wagon.

Ce fut Vanderbilt qui ouvrit les hostilités. Pour rafier toute la clientèle, il abaissa ses prix à vingt dollars.

—Annoncez quinze, ordonna Jay Gould.

—Et je dis maintenant dix dollars! rugit Vanderbilt.

Vanderbilt finit par avoir le dernier mot. Il ne demandait qu'un seul dol-



...revolver au poing.

lar par wagon — cent sous — pour le transport du bétail canadien.

Jay Gould n'avait pas insisté et avait remis ses prix à un tarif normal. C'était donc Vanderbilt qui transportait tout, absolument tout, mais comme on le comprend facilement il le faisait à perte, et plus il y avait de wagons, plus il perdait d'argent!

Son intention était de ruiner l'adversaire par le chômage. Il savait que la New-York-Erie Line faisait circuler quelques rares trains à vide et que le reste se rouillait dans les dépôts.

Cependant, Gould ne demandait pas grâce. Fortement intrigué, Vanderbilt fit faire une enquête et il eut le mot de l'énigme.

Au lieu de transporter le bétail à des prix aussi dérisoires que ceux pratiqués par le rival, Jay Gould achetait au Canada toutes les bêtes à cornes disponibles et... les faisait voyager dans les wagons de Vanderbilt.

Ce tarif de cent sous lui permettait de faire un gros bénéfice à la revente

à New-York. Et c'est ainsi que Gould s'enrichissait aux dépens de son adversaire!

Ce Gould avait la réputation d'un terrible oiseau de proie. Au lendemain de la guerre civile Nord contre Sud, aux Etats-Unis, pour la question de la libération des esclaves des plantations, le marché financier était encombré de papier-monnaie.

L'or, accaparé par un petit nombre de spéculateurs, était à un taux très élevé.

Il importait à Gould que cet état de choses se prolongeât car il permettait la hausse de ses actions de chemins de fer. Mais le pays réclamant le retour de l'or, le ministre des Finances décida de vendre en Bourse l'encaisse qu'il possédait.

Savez-vous ce que fit Jay Gould? Il eut l'audace inouïe d'acheter tout l'or disponible des Etats-Unis!... Dans une même journée, il en acquit pour 1.200 millions de francs!

Le marché monétaire du pays était à la veille de culbuter. Le maître de l'or était Jay Gould et non plus le gouvernement. On avait prévu une distribution entre différentes banques, mais jamais un pareil accaparement!

Jay Gould fut obligé de se constituer une garde du corps, revolver au poing, pour se défendre contre le peuple excité par les journaux qui le dénonçaient comme un malfaiteur public.

Il y eut des meurtres et des suicides. Finalement, tout se rétablit et Jay Gould sortit de l'affaire immensément plus riche. Mais il avait été la cause de nombreux conseils de ministres pour éviter la ruine de toutes les banques fédérales.

Le fameux Andrew Carnegie, celui qu'on appelait le "roi du fer", disait toujours: "Voulez-vous être riche? Commencez par être pauvre!"

Ayant commencé par être petit télégraphiste, Carnegie devint le plus grand magnat du monde de l'industrie de l'acier. D'après lui, ni le capital, ni l'influence, ni même l'éducation ne remplaçant l'énergie et la force de volonté indomptable qui jaillit de la pauvreté.

Nous sommes d'accord pour les deux premiers cas, mais la question d'éducation serait à discuter longuement.

N'importe! Voici encore d'autres exemples d'hommes qui, partis de rien, sont arrivés à tout:

J.-W. Mackay partit comme ouvrier, la pelle et le pic sur l'épaule, vers la Californie. Vingt ans après, il était l'un des plus grands propriétaires de mines du Nevada et de Virginia-City.

A quatorze ans, John Wanamaker balayait un magasin et en fourbissait les cuivres. Cependant, l'œil ouvert et l'intelligence en éveil, il observait autour de lui, il apprenait rapidement les secrets du métier.

Dès qu'il eut quelques cents, il s'établit à son compte dans une petite boutique, loué à crédit. Il était à la fois patron et employé, puisqu'il livrait lui-même les colis de ses clients dans une brouette!

Aujourd'hui, les établissements John Wanamaker sont célèbres dans toute l'Amérique. C'est une formidable entreprise possédant des succursales dans toutes les grandes villes. Des milliers d'employés. Des millions d'affaires mensuelles.

Mais... la fortune ne fait pas le bonheur.

On a cité de William Vanderbilt la

lettre suivante, qui est un aveu poignant:

"Ma fortune est un fardeau trop lourd pour un seul homme. Ce poids m'écrase et me tue. Je n'en recueille aucun plaisir véritable, je n'en retire aucune satisfaction.

"En quoi suis-je plus riche que mon voisin qui ne possède que quelques centaines de mille de dollars? Il goûte mieux que moi les vraies jouissances de la vie.

"Sa maison vaut la mienne, sa santé est meilleure, il vivra plus longtemps, et lui, du moins, il peut se fier à de vrais amis..."

Car c'est là que réside l'ombre du tableau. Peut-on avoir de vrais amis quand on est si riche? Il y a tant de convoitises exaspérées autour de ces privilégiés de la fortune!

Le grand Pullman, possesseur d'une ville industrielle de vingt mille âmes, disait toujours qu'il n'avait jamais été aussi heureux qu'à l'époque où il travaillait au jour le jour, à la poursuite des rêves et des espoirs.

Jay Gould a eu — il le confia lui-même — une existence "de damné". Il souffrait de terribles névralgies, causées par l'excès de travail et dépensa de grosses sommes pour tenter d'être guéri.

Aucun médecin ne parvint à le soulager.

Au milieu de son luxe, il enviait la condition du dernier des émigrants qui, du moins, connaissait le sommeil réparateur.

—Comme je suis las!... Comme je suis las!... gémissait-il.

Rockefeller lui-même, qui mourut sans avoir réussi à atteindre cent ans, son dernier désir — il s'éteignait, en effet, à 98 ans — ne savait pas depuis un quart de siècle ce que c'était de manger avec appétit.

Son estomac totalement délabré le condamnait au régime lacté le plus sévère. Alors? A quoi bon tant de milliards!...

Sachons nous fixer un but raisonnable. Ne sacrifions pas tout pour le métal jaune. Réussir? Oui. S'acharner pour acquérir encore et toujours? Non!

Pierre OLASSO

La santé des dents

Réponses à de fréquentes questions

Q. — Comment dois-je prendre soin des dents de mon enfant? Est-il suffisant de les brosser une fois par jour?

R. — Vous devez commencer à brosser les dents de votre enfant dès qu'il atteint l'âge de deux ans et continuer à le faire jusqu'à ce qu'il soit assez grand pour en prendre très bien soin lui-même. Le brossage minutieux des dents exige une attention soutenue et une véritable expérience. Un enfant est habituellement capable de pouvoir brosser ses propres dents, très convenablement, vers l'âge de huit ou dix ans. Les dents doivent être brossées après chaque repas et jamais moins souvent que deux fois par jour, après le déjeuner du matin et le repas du soir. La brosse à dents d'un enfant doit être petite, bien en main et ne pas posséder plus de six rangées de soies sur la longueur, ni plus de deux sur la largeur. Les soies de la brosse doivent être bien espacées les unes des autres. Il n'est pas nécessaire qu'un dentifrice soit employé dans le brossage des dents d'un petit enfant, car c'est le brossage lui-même qui est important. Un peu d'eau tiède contenant une petite quantité de sel de table ou de poudre à pâte fera très bien l'affaire.

● LA COMMISSION D'HYGIENE DENTAIRE DU COLLEGE DES CHIRURGIENS-DENTISTES DE LA PROVINCE DE QUEBEC, 3632, AVENUE DU PARC. — MONTREAL — sera heureuse de répondre à toutes les questions qui lui seront posées relatives à cet article.

LE PRINCE
Vaillant

ROMAN HISTORIQUE DU TEMPS DU ROI ARTHUR

PAR HAROLD R. FOSTER

Grâce à l'aide d'un rat affamé, Vaillant se dégage de l'instrument de torture auquel il avait été attaché sur l'ordre d'Einar le Rouge. Une fois de plus la chance le favorise et il parvient à se barricader dans la chambre de torture avec Einar en son pouvoir!



Il parvient enfin à convaincre Einar de lui révéler où se trouve la porte secrète.



Einar hurle comme un damné, la porte résiste toujours aux efforts de ses amis pour l'enfoncer... et Vaillant a tout le temps nécessaire pour s'éloigner par la porte dérobée...



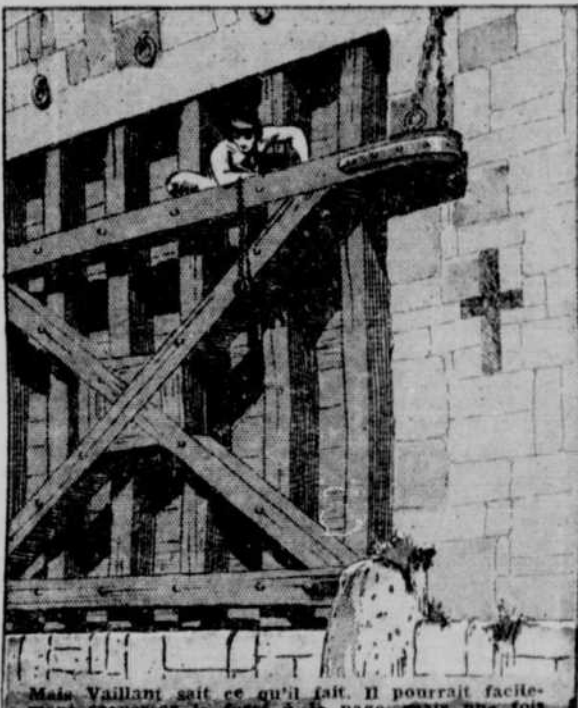
Il sort du passage secret pour se trouver dans une partie déserte du château... Il semble que tout le monde est rassemblé dans l'escalier conduisant à la salle des tortures...



Vaillant fait alors une chose surprenante. Ayant fait le tour du mur d'enceinte, il s'attache à un écron juste au-dessus du pont-levis.



Un peu plus tard, il est découvert et le cri d'alerte est lancé de tous côtés. On le voit soudain bondir et s'élaner tête première dans le vide.



Mais Vaillant sait ce qu'il fait. Il pourrait facilement traverser le fossé à la nage, mais une fois en rase campagne, ses ennemis auraient tôt fait de le traquer grâce à leurs chevaux et à leurs chiens de chasse.



Le pont-levis est bientôt abaissé et la cachette de Vaillant est parfaite.



Pendant ce temps, Béric a suivi la piste de son maître jusqu'à la frontière des "Terres Intérieures"... Il est là à se demander que faire, quand un message arrive, venant du sud. "Un message pour le roi de Thulé", prononce-t-il... Eperonnant ensuite sa monture il s'éloigne sans se hâter.



Saisi par une impulsion irrésistible, Béric fait alors quelque chose qui pourrait fort bien lui coûter la tête... Il ouvre le message adressé au roi! Il ne sait pas lire, mais le dessin montrant Vaillant soumis à la torture, lui apprend tout ce qu'il veut savoir. "Portez cela au roi et qu'on appelle les soldats aux armes! Nous allons suivre ce message et nous avertirons le roi de l'endroit où le prince est gardé prisonnier!"
La semaine prochaine: **SOUS LE PONT-LEVIS.**





ASTRONOMIE

● Adressez toute correspondance au Secrétaire.
PAUL-H. NADEAU, 275, rue St-Cyrille, Québec.

NOTRE UNIVERS

● suite

UN COUP D'OEIL SUR LE SYSTEME PLANETAIRE

Examinons maintenant de plus près les objets que nous avons aperçus et essayons de nous en faire une représentation plus complète. Considérons d'abord la grandeur relative des orbites des neuf planètes. Quatre de ces orbites sont, pour ainsi dire, collées sur le Soleil, ce sont celles de Mercure, de Vénus, de la Terre et de Mars. On remarque ensuite un vaste espace vide, puis les orbites de Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune et Pluton. Ainsi, nous pouvons diviser les planètes en deux groupes, — celles qui sont dans le voisinage du Soleil et celles qui sont très loin.

Dans la vaste zone entre les orbites de Mars et de Jupiter, on trouve de petits objets, appelés planétoïdes ou astéroïdes. On en a découvert un très grand nombre, mais la majorité ne sont visibles que dans les grands télescopes.

Examinons chaque groupe séparément. La distance au Soleil des quatre planètes inférieures est respectivement de 36, 67, 93 et 142 millions de milles. Ce sont des chiffres qu'il serait bon de retenir. Pour les orbites des planètes supérieures, nous avons les distances suivantes en chiffres ronds: 480, 880, 1780, 2800 et 3670 millions de milles. Les planètes supérieures prennent plusieurs années à accomplir leur circuit autour du Soleil, comme on peut le constater en consultant un annuaire astronomique. Jupiter prend 12 ans, Saturne 29½, Uranus 84, Neptune 165 et Pluton 248.

Toutes les orbites, excepté celle de Pluton, semblent circulaires lorsqu'elles sont dessinées à une faible échelle, mais en réalité elles sont elliptiques. Vous savez sans doute comment se trace une ellipse. Sur une planche à dessin, on fixe deux épingles auxquelles on attache un bout de ficelle. Faites maintenant le tour des deux épingles avec un crayon, en maintenant la ficelle bien tendue. Les points où se trouvent les épingles sont appelés les foyers de l'ellipse, et si les épingles sont très près l'une de l'autre, l'ellipse devient pratiquement un cercle.

De fait, les orbites planétaires, excepté celle de Pluton, sont à peu près circulaires.

Encore un point intéressant à remarquer à propos de ces orbites. A part celle de Pluton, elles sont toutes dans le même plan à peu près. De plus, les planètes se meuvent toutes dans la même direction sur leur orbite. Tout cela n'est sans doute pas sans raison.

Voici maintenant les grosseurs relatives des planètes. Les quatre planètes inférieures — Mercure, Vénus, la Terre, et Mars, sont relativement petites, tandis que les planètes supérieures — Jupiter, Saturne, Uranus, et Neptune, sont volumineuses. Pluton, toutefois, est petit. Rappelons-nous encore que le Soleil est plusieurs fois plus gros que toutes les planètes réunies.

Quant aux masses relatives, ou à leurs poids, elles sont dans le même ordre de grandeur: les masses des planètes inférieures sont faibles, tandis que celles des planètes supérieures sont considérables. Le Soleil, lui, renferme tellement de matière, qu'on pourrait avec former 746 séries de planètes avant de l'épuiser.

Nous avons essayé de nous faire une idée de la famille du Soleil dans son ensemble; nous allons maintenant examiner de plus près chacun des membres et nous commencerons par la Terre.

LA TERRE

La Terre est une grande sphère d'environ 8,000 milles de diamètre. Il y a quelque cinq cents ans, on croyait communément qu'elle était plate, et de nos jours encore il n'est pas rare de rencontrer des gens qui soutiennent cet avancé. Plusieurs expériences, toute-

MERVEILLEUX

fois, nous conduisent à admettre qu'elle est sphérique de forme.

Pour une personne qui se trouve sur le rivage, attendant l'arrivée d'un navire, la première partie qu'elle en voit est l'extrémité du mat principal. Dans le cas d'un navire à vapeur, c'est la fumée qui est d'abord visible, puis ce sont les cheminées et finalement, le vaisseau lui-même. C'est précisément ce à quoi on peut s'attendre, si la Terre est ronde. Si la Terre était plate, nous verrions tout le vaisseau à la fois.

Voici une autre preuve de la rotondité de la Terre. Chaque année, des croisières autour du monde sont organisées par les compagnies maritimes et les touristes peuvent ainsi, pour quelques centaines de dollars, encercler complètement notre globe. Le départ pour le détroit de Gibraltar se fait soit de Southampton, soit de New-York avec escale aux Açores. La croisière traverse ensuite la Méditerranée, le canal de Suez, la mer Rouge et l'océan Indien, passe par les Indes orientales et le Japon, d'où elle atteint Honolulu et Victoria. Son itinéraire la conduit ensuite le long de la côte occidentale de l'Amérique du Nord, puis à travers le canal de Panama et finalement vers New-York ou Southampton. Un tel voyage requiert normalement quatre mois, mais en faisant usage du chemin de fer et de l'avion, aussi bien que du transport par voie maritime, ce temps peut être de beaucoup réduit. En effet, Hughes a accompli un voyage autour du monde (15,000 milles), en 1938, dans le temps record de trois jours et trois-quarts. De nos jours, des services réguliers par avion sont maintenus au-dessus de l'océan Pacifique et de l'océan Atlantique.

L'ETOILE POLAIRE EST VUE DE PLUS EN PLUS HAUTE A MESURE QU'ON MONTE VERS LE NORD

Peut-être s'en trouve-t-il parmi nos lecteurs qui ont voyagé assez loin vers le nord. Alors ils ont sans doute remarqué que l'Etoile Polaire leur paraissait beaucoup plus haute dans le ciel que

chez eux; de même, les habitants des régions nordiques qui ont l'habitude de passer l'hiver sur la Côte d'Azur ou en Floride, s'aperçoivent qu'elle baisse de façon appréciable dans le ciel. En effet, on a calculé que pour chaque étape de soixante et neuf milles parcourue dans la direction du nord, soit par eau, soit par terre, l'Etoile Polaire monte de 1° dans le ciel. Ceux qui atteindraient le Pôle Nord, verraient cette étoile directement au-dessus de leur tête, c'est-à-dire au Zénith.

De même façon, pour chaque soixante et neuf milles que nous descendons vers le sud, l'Etoile Polaire baisse de 1°, et lorsque nous nous trouvons à l'Equateur, elle apparaît sur l'horizon nord, si toutefois elle est visible.

Voilà qui prouve que la Terre est en définitive une sphère, autrement, l'Etoile Polaire ne se comporterait pas de cette façon. Il est impossible d'imaginer pour la Terre aucune autre forme qui expliquerait les hauteurs différentes de la Polaire, lorsque nous nous déplaçons en latitude. Bien plus, les astronomes ont mesuré la Terre avec tellement de précision, qu'ils peuvent assurer qu'elle n'est pas parfaitement sphérique, mais légèrement aplatie aux pôles. Le diamètre d'un pôle à l'autre est d'environ vingt-sept milles plus court que le diamètre équatorial, soit 7899,98 milles pour l'un et 7926,63 milles pour l'autre.

Il existe encore une autre preuve à la rotondité de la Terre. Les astronomes peuvent calculer toutes les circonstances d'une éclipse de Soleil plusieurs milliers d'années à l'avance. Ils peuvent nous dire à quel instant elle commencera et à quel instant elle finira, de même que dans quelle partie du monde il faudra aller pour en être témoin. Or, tous ces calculs sont faits en assumant une forme sphérique à la Terre, et si elle ne l'était pas, ces calculs ne seraient pas vérifiés comme ils le sont.

Comme conclusion à ce chapitre, on peut affirmer qu'une personne intelligente qui a le moindrement étudié la question admet volontiers la forme sphérique de la Terre.

Dr C.-A. CHANT.

(A suivre)

LA BOITE AUX QUESTIONS

74 — Pouvez-vous nous donner une explication technique du phénomène de Purkinje?

J.-E. G. (Montréal).

Réponse. — Deux objets de couleurs différentes, une étoile rouge et une étoile bleue, par exemple, qui nous apparaissent également brillants, à un certain degré d'intensité lumineuse, brillent avec des éclats différents l'un de l'autre, lorsque leur degré d'intensité lumineuse est réduit ou augmenté de

façon identique. Ce phénomène est connu sous le nom d'effet Purkinje. Dans une chambre très peu éclairée, par exemple, les objets de couleur bleue sont aperçus plus distinctement que les objets de couleur rouge. L'explication de ce phénomène est que la sensibilité de l'oeil, variable avec les différentes couleurs, est aussi variable avec les différentes intensités lumineuses.

75 — a) Qu'appelle-t-on "Eclipse Year"? (C.f. Observer's Handbook for 1944, à la page 6, sous le titre: "Units of Time").

b) Que veut dire "Gegenscheln", mot que l'on rencontre dans la description des planétariums américains?

c) Quelle est l'étoile du nom de "Pleione" que l'on compare à 48 Balance, dans la revue SKY and TELESCOPE, décembre 1943, p. 9, sous le titre "A notable Paradox"?

C. L. (Québec).

Réponse. — a) Le plan de révolution de la Lune autour de la Terre n'est pas situé dans le plan de l'écliptique, mais fait un angle avec lui. Les deux points où les plans se croisent s'appellent les noeuds. Au moment des éclipses le Soleil se trouve à passer par ces noeuds et ces passages se renouvellent à intervalles de 355 jours et un quart (c'est-à-dire une année), si ces noeuds restaient immobiles. Or, ils se déplacent vers l'ouest — perturbation appelée regression des noeuds — et font un tour complet en un peu moins de 19 années. Il s'en suit que le Soleil atteint le même noeud en moins d'une année, c'est-à-dire en 346, 62 jours. C'est cette période qui s'appelle "Eclipse Year".

b) Gegenscheln est un mot allemand qui est l'équivalent de notre Lumière anti-solaire.

c) Pleione est l'étoile principale du groupe bien connu des Pléiades, dans la constellation du Taureau.



COQUILLES

Les "coquilles" des journaux et des livres sont toujours amusantes.

En voici quelques-unes cueillies ces jours derniers :

—Ce régiment compte un assez grand nombre d'enragés volontaires.

—L'honorable M. X... va mieux. Il commence à se laver.

—Le professeur Z... est mort subitement pendant qu'il mangeait sa bibliothèque.

—A la vue de l'assassin, la jeune fille s'épanouit.

—Une foule immense emplissait l'amphithéâtre. Le célèbre homme d'Etat s'assit au milieu des gradins.

—M. Z... est risible tous les jours de deux à quatre.

LA TUBERCULOSE

LE BACILLE DE KOCH

ses caractères,

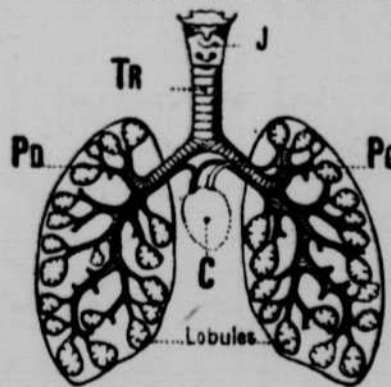
Comment il envahit l'organisme

La TUBERCULOSE, dénommée aussi PHTISIE ou MALADIE DE POITRINE, est causée par un microbe (le bacille de Koch) qui vit le plus souvent dans les poumons, mais qui peut également infecter d'autres organes. Il y a donc, en plus de la TUBERCULOSE PULMONAIRE, des tuberculoses : du foie, des reins, du cerveau, des os, de la peau, etc.

La TUBERCULOSE PULMONAIRE est la plus répandue de toutes les maladies qui déciment l'humanité.

Texte et gravures fournis par la maison E. MAZO, 22, boulevard St-Martin, Paris.

VII. L'ARBRE PULMONAIRE ET LES VAISSEAUX.



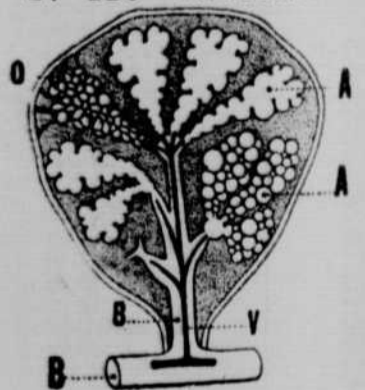
VII — L'ARBRE PULMONAIRE ET LES VAISSEAUX

La fig. VII nous montre les rapports des différentes parties de l'appareil respiratoire d'une part avec l'air environnant, par l'intermédiaire des bronches (1) et de la trachée-artère (1); d'autre part avec les vaisseaux qui distribuent le sang dans les poumons.

Le poumon peut être comparé à un arbre creux dont les branches (ICI LES BRONCHES), ramifiées à l'infini, se terminent par des renflements qui sont les lobules pulmonaires. Si le bacille tuberculeux se trouve en suspension dans l'air, avec les poussières, il pénétrera jusque dans ces lobules dont la trame est assez compliquée. Là, il s'arrêtera et, par un mécanisme dont nous dirons plus loin quelques mots (nos VIII et X), passera dans la circulation lymphatique.

(1) Voir les dessins.

VIII. LE LOBULE PULMONAIRE ET LES ALVEOLES.



VIII — LE LOBULE PULMONAIRE ET LES ALVEOLES

Les dernières ramifications des bronches, à l'intérieur du lobule, sont constituées par de petits sacs aux parois plissées qu'on nomme les ALVEOLES. Les cellules épithéliales qui tapissent la paroi interne de ces alvéoles, tombent continuellement (DESQUAMATION ALVEOLAIRE), il en résulte que le réseau capillaire sanguin, extrêmement riche, qui entoure l'alvéole, n'est plus séparé de la cavité par la paroi celluleuse des vaisseaux. Or, nous savons que les globules blancs du sang (LEUCOCYTES), peuvent traverser cette paroi (DIAPYCNSE).

Si l'air que des bacilles pénètrent dans l'alvéole, les leucocytes y afflueront immédiatement en grand nombre (DEFENSE DE L'ORGANISME) et la lutte s'engage. Si les leucocytes ne parviennent pas à détruire les microbes, l'infection tuberculeuse se trouve réalisée.

La langue française
CORRIGEONS-NOUS !

Publications de la Société
du Parler français.

COURTOISIE DE . . .

Il est absurde d'attribuer l'exécution de programmes radiophoniques à la courtoisie d'un annonceur ou d'appeler ces programmes des courtoisies. Courtoisie n'a qu'un sens en français : celui de politesse recherchée. De plus, c'est en terme abstrait, qui s'emploie uniquement pour exprimer une qualité et qui ne peut, par conséquent, servir à désigner un acte de politesse. Qu'on dise donc : "Ce programme a été exécuté grâce à M. X." — "C'est grâce à M. X. que ce programme a été exécuté"; — "C'est sous les auspices de M. X. que ce programme a été exécuté"; ou même : "L'exécution de ce programme est une gracieuseté de M. X." Employer courtoisie dans de telles annonces, c'est commettre un anglicisme.

C'est également faire un anglicisme que de placer, par exemple, la formule "Courtoisie du séminaire de Québec" au bas de la reproduction d'une photographie, d'une photographie, d'une gravure, d'une peinture, d'un document, pour indiquer que c'est grâce au séminaire de Québec que l'on a pu reproduire cette photographie, cette gravure, cette peinture, ce document. En France, on se contenterait d'inscrire au bas de la reproduction les mots "Collection du séminaire de Québec". Si l'on tenait à exprimer sa reconnaissance, on pourrait employer la formule "Gracieusement prêté par..." ou quelque autre formule semblable. Lorsqu'il s'agit de la reproduction d'un extrait de livre, on inscrit les mots "Extrait de", suivis du nom de l'auteur et du titre du livre; et lorsqu'il s'agit d'une simple photographie, on inscrit le mot "Photo", suivi du nom du photographe.

FAIRE SA MARQUE

Que de fois n'entend-on pas dire au Canada : "Celui-ci a fait sa marque"; — "Celui-là fera sa marque". Faire sa marque n'a pas, en français, le sens qu'on lui donne dans ces deux phrases. Faire sa marque signifie seulement, en France, faire une croix, un signe, qui serve de signature quand on ne sait pas signer. Lorsqu'il s'agit de faire entendre que quelqu'un s'est distingué ou devra se distinguer, il faut dire comme Bescherelle : "Il a marqué parmi les grands écrivains"; comme Raymond Poincaré : "Dans la société où il vous faudra marquer votre place..."; ou comme * * *, dans la Revue universelle : "Marquer sa place au Palais"; ou bien dire : Il a marqué, il lui faudra marquer; à moins d'employer tout simplement les verbes se distinguer, briller, réussir, remporter des succès, percer.

PLIER

On file de la laine, du chanvre; on file ou corde le tabac; on file un voleur, on file un son; on file le parfait amour; on file doux; on file chez soi; mais on ne file pas des lettres, ni des réclamations, ni des plaintes. Ce serait là parler anglais en français. On dit : mettre les lettres dans le classeur, dans un dossier, ou les classer, produire des déclarations, déposer des plaintes.

TERME

Sauf lorsqu'il s'agit de loyer, terme se dit en français de la fin d'une période de temps, et non de la durée de cette période. Il est donc incorrect de désigner sous le nom de terme le laps de temps pendant lequel un tribunal ou une cour tient des séances. C'est session qu'il faut dire, et non terme d'une cour. Les sessions de la cour criminelle portent le nom particulier d'assises.

ELLES QUITTAIENT SILLERY...

(suite de la page 11)

été cependant depuis plusieurs années louée à tour de rôle à différents marchands de bois. Mais, en 1871, Charles-Stuart Graddon, dont la mère avait hérité d'une partie de Kilmarnock, la fait vendre par le shérif, de même que l'anse du Couvent. Daniel Wilkie, dont l'épouse est Angelica Graddon, en devient propriétaire et il la vend à son tour dès le mois de décembre 1872 à James Timmony, mesureur de bois de Sillery, et Michael Stevenson, marchand de Québec. James Timmony, durant plusieurs années maire de Sillery, fut, en société avec Stevenson, le dernier à occuper Union Cove comme marchand de bois.

LES YEUX SUR l'Europe

● Courts récits épisodiques des mouvements de résistance dans les pays dominés par les puissances de l'AXE. Ces faits de la résistance sont tirés en grande partie de sources clandestines. Quelques-uns proviennent de rapports officiels et de journaux publiés dans les pays occupés.

● Ceux de Poligny, d'Arbois, des villages et des forêts du Jura le connaissent bien. C'est désormais un des martyres, parmi tant d'autres, de la Résistance en France. Son destin prend valeur de symbole. Le voici :

Il s'appelait Koepfler. Il n'avait jamais fait l'armistice, lui, avec l'envahisseur. Il luttait à sa manière, comme des milliers de patriotes et de militants. Koepfler aidait les jeunes Alsaciens à échapper à l'Allemand, au travail forcé et à la mobilisation; il allait les chercher, à travers trois départements, jusqu'en Alsace, et leur faisait franchir la ligne de démarcation. Chaque nuit, au péril de sa vie, il en fit passer ainsi plus de deux mille. On dit même que le général Giraud eut recours lui aussi au dévouement de Koepfler pour échapper aux Allemands.

Il était connu, traqué par la Gestapo. Un jour, une première fois on le prend. Dans sa cellule, farouchement, il se blesse à la gorge. On l'hospitalise à Dijon. Sa terrible blessure lui a presque enlevé l'usage de la voix. A sa deuxième nuit d'hôpital, il s'échappe et marche pendant soixante kilomètres.

Quelques jours après, il recommence à "passer", toujours insaisissable.

La ligne de démarcation supprimée, Koepfler se décide pourtant à mener une vie plus retirée. Un jour il commet l'imprudence de prendre un verre avec quelques amis dans un café de Poligny, en face de la mairie.

Il a été vu, dénoncé par quelque canaille.

Six hommes de la Gestapo font irruption dans la salle.

— Haut les mains!

— Ça, c'est pour moi, murmure simplement le jeune Alsacien. Sauvez-vous, les gars!

Et il attend lui, sans lever les bras...

...A bout portant, les bandits nazis tirent. Koepfler s'écroule, puis se traîne jusqu'à la porte. Les brutes le criblent de balles, s'acharnent sur lui à coups de pied. La foule s'amasse, crie sa haine. Les Allemands jettent le cadavre dans une voiture, veulent l'enlever. Le lieutenant de gendarmerie s'y oppose.

— Il doit rester ici. C'est ici qu'on l'a tué.

Les autres l'amènent pourtant. Le lieutenant va réclamer le corps et le ramène à Poligny...

...Alors, aux obsèques tout le pays se rassemble. Une foule de cinq mille personnes; le char disparaît sous les fleurs, les hommes et les femmes suivent en pleurant de rage le convoi du jeune patriote. C'est une atmosphère déchirante de ferveur et de colère. Une vaste collecte est faite. Et c'est ainsi que déjà, au cimetière, sur la tombe de Koepfler l'Alsacien, un monument se dresse, toujours fleuri.

L'ancien hôpital des Hospitalières était en ruines en 1733 d'après un aveu et dénombrement des Pères Jésuites de cette année là. Bouchette, de son côté, disait en 1815: "Dans un fond un peu à l'ouest de la Crique (petite baie) de Sillery, sur une éminence en pente douce presque entièrement couverte à présent d'arbrisseaux et d'arbustes rampans, sont les restes d'un bâtiment de pierre, qui formait autrefois l'habitation de quelques dévotes qui, à l'imitation des Jésuites, consacraient leur zèle religieux à la conversion et à l'instruction des femmes sauvages". Par ces restes dont parle Bouchette peut-on conclure que les murs étaient encore debout, vu que l'abbé Ferland, en 1855, écrivait que les ruines de l'hôpital et du monastère n'avaient été rasées que depuis un trentaine d'années, c'est-à-dire, vers 1825? Avait-on construit deux édifices, un hôpital et un monastère? Ferland précise cependant que l'hôpital était à double étage et avait cent pieds français de longueur sur trente pieds de largeur et que sur les murs de fondation avait crû un orme devenu alors un grand et bel arbre. De plus, l'hôpital était en ligne avec la chapelle des Pères Jésuites, soit aujourd'hui avec le monument Massé. En 1861, Ferland disait alors qu'on pouvait encore reconnaître les fondations de l'hôpital.

En 1905 une partie de l'anse était vendue à The Quebec Bridge and Railway Company pour le chemin de fer, et une autre, en 1919, à M. Pierre Morissette. A notre humble avis, l'ancien hôpital des Hospitalières aurait été située en partie sur le lot de M. Morissette. Un plan de 1869 de l'anse Union indique qu'il y avait alors à cet endroit une maison de pierre dont les dimensions nous portent à croire qu'on aurait construit cet édifice sur les fondations de l'ancien hôpital. Par ailleurs, un paroissien de Sillery nous dit se rappeler qu'il y avait là autrefois une grande maison à plusieurs logements et qu'en face se trouvait un orme géant. Si cet arbre était celui dont l'abbé Ferland nous parle, le site de cette maison devait être à peu près celui de l'ancien hôpital.

Il y aurait des recherches intéressantes à faire pour celui qui voudrait savoir exactement où s'élevait le monastère des religieuses de l'Hôtel-Dieu. Nous savons heureusement que ces bonnes soeurs y firent un séjour fructueux et qu'après un stage de près de quatre ans elles quittaient Sillery pour Québec le 29 mai 1644.

Paul-A. LAMONTAGNE

"Le visage est le miroir de l'âme"

(suite de la page 7)

vant longtemps. Pourquoi alors tirer vanité d'un extérieur qui ne m'est que prêté comme enveloppe ou véhicule de ce qu'il y a de plus précieux en moi: mon âme; et elle seule mérite tous mes soins.

"Ce que je dois être: un élève studieux et appliqué, un miroir de justice et de charité dans lequel mon âme puisse se regarder à loisir, cette fois, et à tout instant du jour.

"Si le miroir est le "conseiller des grâces", saint Louis de Gonzague sera pour ce miroir qui me rappellera l'image des vertus dont mon âme doit être ornée si richement. Ainsi donc, elle cherchera et elle réussira à reproduire en elle les plus beaux traits de mon parfait modèle.

"Mais pour cela, je ne dois pas y mettre de concurrence. C'est pourquoi il y a sûrement un miroir de trop dans ma collection. Voici ce que je ferai. Dans un mois, ma petite soeur aura ses douze ans. Je lui ferai plaisir à cette occasion, en lui faisant un beau cadeau... Et ma mère n'en sera certainement pas offusquée; je lui expliquerai tout et elle sera contente".

Telles sont les réflexions que fait Jean-Paul X... en cette après-midi de février 1944. Tout le problème est heureusement solutionné, grâce à un miroir qui, en plus de réfléchir, a fait réfléchir...

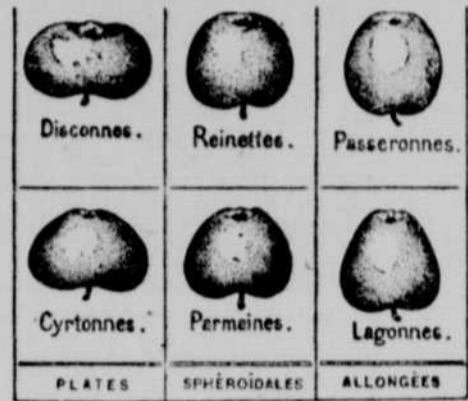
Avant de quitter la chapelle, une petite prière à la Sainte Vierge. "Speculum justitiae". Miroir de justice, priez

Le pommier et ses fruits

PARASITES QUI LES ATTAQUENT

par M. C. HOULBERT

VII. REINETTIFORMES.

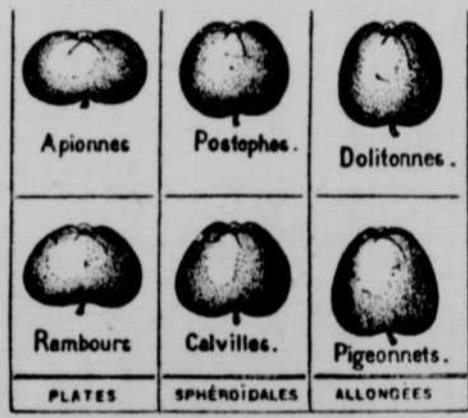


VII. — LES POMMES REINETTIFORMES

(PLATES, SPHEROÏDALES, ALLONGÉES.)
Les Pommes REINETTIFORMES, autrement dit toutes celles qui présentent le caractère essentiel et dominant des Reinettes, peuvent être, à leur tour subdivisées en six groupements secondaires d'après les rapports de leurs axes : hauteur et largeur. Nous aurons :

- A. REINETTIFORMES PLATES : largeur supérieure à la hauteur.
 1. DISCONNES, ayant leur maximum de largeur au milieu (type : COURT-PENDU-PLAT).
 2. CYRTANNES, ayant leur maximum de largeur vers la base (type : REINETTE DU MANS).
 - B. REINETTIFORMES SPHEROÏDALES : largeur égale à la hauteur.
 3. REINETTES, ayant leur maximum de largeur au milieu (type : REINETTE DE CAUX).
 4. PARMAINES, ayant leur maximum de largeur vers la base (type : REINE DES REINETTES).
 - C. REINETTIFORMES ALLONGÉES : hauteur plus grande que la largeur.
 5. PASSERONNES, ayant leur maximum de largeur au milieu (type : BEC D'OIE).
 6. LAGONNES (1), ayant leur maximum de largeur vers la base (type : MUSEAU DE LIÈVRE).
- (1) Lagonnes, par abréviation au lieu de LAGENONNES; du latin, LAGENA, bouteille.

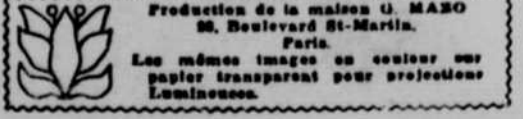
VIII. CALVILLIFORMES.



VIII. — LES POMMES CALVILLIFORMES

(PLATES, SPHEROÏDALES, ALLONGÉES.)
Les CALVILLIFORMES, autrement dit toutes les pommes qui présentent le caractère essentiel et dominant des Calvilles (Tabl. VI. B), peuvent être subdivisées en six groupements secondaires symétriques, en en quelque sorte, des précédents.

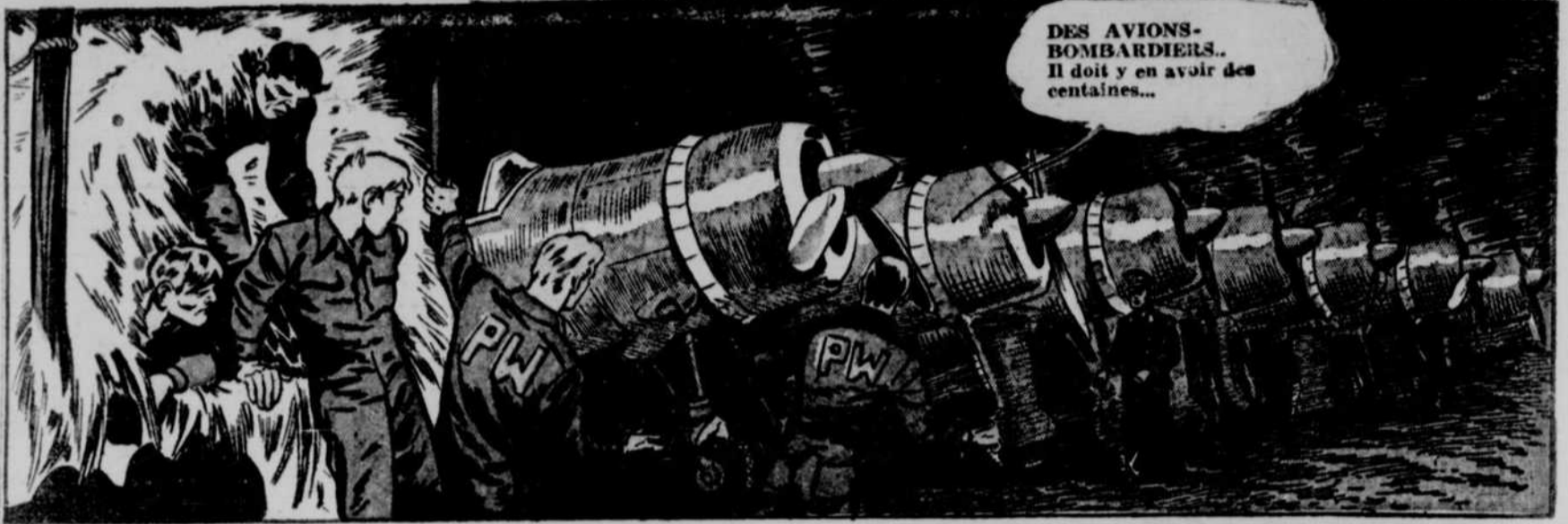
- A. CALVILLIFORMES PLATES : largeur supérieure à la hauteur.
 1. APIONNES, ayant leur maximum de largeur au milieu (type : API ROUGE).
 2. RAMBOURS, ayant leur maximum de largeur vers la base (type : RAMBOUR D'HIVER).
- B. CALVILLIFORMES SPHEROÏDALES : largeur égale à la hauteur.
 3. POSTOPHES, ayant leur maximum de largeur vers la base (type : VALVILLIFORME BLANC D'HIVER).
- C. CALVILLIFORMES ALLONGÉES : HAUTEUR PLUS GRANDE QUE LA LARGEUR.
 4. DOLITONNES, ayant leur plus grande largeur au milieu (type : FLEINER DU ROI).
 5. PIGEONNETS, ayant leur plus grande largeur vers la base (type : BELLE FLEUR JAUNE).



Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections lumineuses.

pour lui et... pour tous ceux qui lui ressemblent.

Armand Dubé, prêtre, Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière.



DES AVIONS-BOMBARDIERS.. Il doit y en avoir des centaines...



Mais le centre de cette colline est un véritable aérodrome...

C'est cela! Cette caverne est notre piste secrète d'envol...



Tout est prêt pour déclencher une offensive en masse... il y a dans cette caverne 300 avions qui ont été volés, pièce par pièce, des avionneries de ce pays... et c'est ici leur base... en partant d'ici, nous allons détruire tous les objectifs militaires de la région...



Vous, pilotes, vous avez été secrètement libérés du camp de concentration pour prendre part à cette grande offensive...

Le commandant est prêt pour faire subir un examen aux pilotes, messieurs.



Erich Krasch!... Je... c'est moi!

Par ici s'il vous plaît! Nous allons vous montrer une carte et vous allez recevoir les dernières instructions...



Entrez!... Il vous attend!



Vous m'avez appelé!... Je suis Erich Krasch!

Vraiment!... C'est curieux...



...car je suis ERICH KRASCH!

4-9

(à suivre)